

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. IX.

No. 2.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 10 JANVIER 1878

NOTRE PRIME

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous donnerons en PRIME cette année un magnifique

PORTRAIT DE
SON EXCELLENCE Mgr. CONROY,

Délégué Apostolique en Canada.

Ce superbe Portrait, que tous les catholiques de la Puissance désirent sans doute se procurer, sera distribué aux conditions suivantes :

1o. A tous nos abonnés actuels dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er juillet 1878 ;

2o. A ceux qui, d'ici au 1er juillet 1878, paieront tous les arrérages, s'il y en a, et l'abonnement pour l'année courante ;

3o. A tous les nouveaux abonnés qui paieront au moins six mois d'avance en s'abonnant.

Par cet arrangement, tous les abonnés de *L'Opinion Publique* auront l'avantage, s'ils le veulent, de se procurer une superbe

LITHOGRAPHIE AU CRAYON

de SON EXCELLENCE MGR. CONROY, premier Délégué Apostolique nommé par Rome pour l'Amérique Britannique du Nord. Ce portrait, lithographié sur papier à dessin de luxe, de 15½ par 21 pouces, et enrichi de la signature autographe de Son Excellence, vaut au moins UN DOLLAR, et nos agents ont reçu instruction de le donner à tous ceux qui se conformeront aux conditions ci-dessus.

Avis de l'Administration

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les changements que nous croyons devoir faire dans les conditions d'abonnement à *L'Opinion Publique*.

A l'avenir, le prix pour les abonnés qui paieront d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, sera, comme par le passé, de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis ; mais on exigera de ceux qui ne se conformeront pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Après les appels réitérés que nous avons faits, vainement dans la plupart des cas, à nos abonnés retardataires de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent, et vu le montant toujours croissant d'arrérages qui nous sont dus, nous croyons que cette augmentation dans le prix de l'abonnement pour ceux qui n'ont pas la louable habitude de payer régulièrement leur journal d'avance, est le seul moyen qui nous reste de couvrir en partie les pertes considérables d'intérêts que nous subissons chaque année et les frais de perception que nous sommes obligés d'encourir.

Rien de plus facile pour nos abonnés que de s'éviter le paiement de ces 25 et 50 centimes additionnels : QU'ILS PAIENT TOUJOURS LEUR ABONNEMENT D'AVANCE, comme le font un bon nombre des meilleurs amis de *L'Opinion Publique*, à qui nous nous empressons d'offrir nos plus sincères remerciements. Puisse leur exemple être imité par tous nos lecteurs !

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

Événements de 37-38 : Bataille de Moore's Corner, par L. O. David.—Le Canada et la France, par L. O. David.—La charité, s'il vous plaît, par L. O. D.—Le duc et la duchesse de Norfolk.—Gazette des tribunaux : Un ouvrier assassiné par son maître, par Fernand de Rodays.—La santé du pape.—M. Salvini, par Auguste Vitu.—Souvenir de la Convention, par Georges Duval (suite et fin).—Mélanges.—Les femmes.—Pour rire.—Poésie : Les saisons, par Saint-Julien.—Une fille laide (suite).—Faits divers.—Sommaire des nouvelles étrangères de la semaine.—Prix du marché de détail de Montréal.—Le jeu de dames.—Les échecs.

GRAVURES : M. Salvini, acteur italien ; La duchesse de Norfolk ; Le duc de Norfolk ; Le château d'Arundel ; La chute de Montmorency, en hiver ; La guerre d'Orient ; Shumla ; Ambulance devant Plevna ; La grève des ouvriers du canal Lachine.

EVENEMENTS DE 37-38

BATAILLE DE MOORE'S CORNER

Après le désastre de Saint-Charles, Côté, Rodier, Duvernay, Bouchette, Dr. Beau drault, Dr. Kimber et plusieurs autres, se dirigeant vers Swanton, rencontrèrent, sur la baie de Missisquoi, Papineau et O'Callaghan. On délibéra sur la situation ; on fut d'opinion qu'il fallait lutter tant que le Nord ne serait pas soumis, et on résolut d'organiser, sur le sol américain, une expédition.

Un homme se chargea de retourner au Canada pour enrôler des patriotes, pendant que ceux de Swanton et des environs feraient des préparatifs. Cet homme était un riche cultivateur de Saint-Valentin ; on l'appela "Gagnon l'habitant." Son patriotisme, son intelligence et son courage étaient connus de tout le monde. Son offre fut acceptée ; il parcourut les villages canadiens situés près de la frontière, et ranima tellement le courage et les espérances de ses compatriotes, qu'il se trouvait, au bout de quelques jours, à la tête d'une cinquantaine de braves.

Il part à la tête de cette vaillante cohorte, traverse à la Pointe-à-la-Mule à la faveur de la nuit, et se dirige vers la frontière. Trois corps de gardes lui barrent le chemin ; il leur échappe par la ruse et l'audace. A un certain endroit, une sentinelle le couche en joue ; il lui enlève son fusil, le brise et lui en jette les morceaux à la figure. La troupe arrive à Swanton, où elle est accueillie avec enthousiasme par les Canadiens réfugiés et par les Américains, qui faisaient en cet endroit tout ce qu'ils pouvaient pour aider l'insurrection. Jusqu'aux dames américaines qui, s'étant mises de la partie, avaient fait des souscriptions, organisé des démonstrations en faveur des insurgés, distribué même des drapeaux qu'elles avaient fabriqués et brodés de leurs propres mains. Il n'en fallait pas plus pour porter jusqu'à son comble l'enthousiasme chez des hommes déjà si bien disposés.

L'armée d'invasion se compta ; elle se composait de 70 à 80 hommes. Papineau avait dit à ces patriotes qu'ils trouveraient à Saint-Césaire un camp considérable, sous le commandement de Nelson, le vainqueur de Saint-Denis.

Malhiot, un brave et hardi jeune homme, joli et grand garçon, qui venait de Saint-Pierre-les-Becquets, fut nommé général ; Gagnon agissait comme son aide-de-camp, et les autres officiers étaient : Bouchette, Duvernay, Rodier et Beaudreault.

M. Bouchette (l'ex-commissaire des douanes) avait le commandement de l'avant-garde, qui se composait de 10 hommes. Les patriotes avaient deux canons et de bons fusils. Le 6, ils franchirent la frontière sans être molestés et prirent le che-

min du Canada. A trois quarts de mille environ de la frontière, à Moore's Corner, près de l'endroit où les chemins de Swanton et de Saint-Armand se croisent, ils aperçurent, rangés en ordre de bataille, sur une éminence, quatre cents volontaires qui les attendaient.

La lutte était impossible, mais les patriotes ne voulurent pas reculer sans avoir combattu. Les volontaires avaient l'avantage du nombre, de l'armement et surtout de la position ; ils tiraient à bout portant sur les patriotes, qui étaient obligés de s'approcher et de s'exposer pour les atteindre. Les insurgés se battirent avec courage pendant quelque temps, mais ils s'aperçurent bientôt que la lutte était ridicule, et, pour ne pas être cernés, ils reprirent le chemin des États-Unis.

Julien Gagnon, au premier rang tout le temps, reçut deux blessures ; il put fuir en s'appuyant sur les bras de deux amis. Un jeune Patenaude, cousin de M. Bourassa, député de Saint-Jean, fut tué ; un nommé Constant Cartier, fut blessé. M. Bouchette, qui avait reçu une balle à travers le pied, fut fait prisonnier dans la maison de M. Moore, où on l'avait transporté.

Les patriotes réfugiés aux États-Unis furent sensibles à cet échec, qui permettait aux autorités militaires de concentrer toutes leurs forces dans le Nord. En effet, quelques jours après, eut lieu la bataille de Saint-Eustache et le sac de Saint-Benoît. Chénier et ses braves étaient écrasés : l'insurrection de 1837 était finie.

L. O. DAVID.

N. B. Nous pourrions compléter avant un mois le récit des événements de 1837 et commencer l'histoire plus lugubre de 1838.

LE CANADA ET LA FRANCE

Les nations régies par des institutions démocratiques admirent et encouragent les efforts que la France fait depuis quelques années pour se constituer en république, et toutes n'ont eu qu'une voix pour censurer le coup-d'état du 16 mai.

Comment se fait-il que la province de Québec, seule, semble partager une opinion différente ? Comment se fait-il que les Canadiens-français, qui ont tant souffert et combattu pour conquérir la liberté politique, et le gouvernement par la majorité, paraissent en général sympathiser avec ceux qui veulent le rétablissement de la monarchie en France ? Pourquoi leur ancienne mère-patrie n'aurait-elle pas le droit, comme eux, de jouir des institutions démocratiques qu'ils estiment tant ? Comment concilier leur manière de voir et d'agir avec les sentiments de respect et d'amour qu'ils professent pour un peuple dont ils ont tant à cœur la gloire et le bonheur ?

A ces questions, qu'un républicain français aurait le droit de nous faire, on peut répondre comme suit :

Il n'y a pas de doute qu'au Canada comme en France, il y a des hommes naturellement antipathiques au gouvernement du peuple par lui-même ; mais ils sont isolés au milieu d'une population qui sait apprécier les avantages du gouvernement dont elle jouit.

Les Canadiens-français sont assez intelligents pour comprendre que c'est à la liberté politique, au gouvernement du peuple par la majorité, qu'ils doivent la conserva-

tion de leurs droits religieux et nationaux, et pour rien au monde ils ne voudraient y renoncer. Si, dans la lutte gigantesque qui finira par déchaîner la guerre civile en France, ils prennent fait et cause pour le parti de la résistance, de la réaction, c'est qu'ils croient, à l'instar d'un grand nombre de Français, que le triomphe de Gambetta et de ses partisans serait funeste au catholicisme, aux principes religieux et sociaux qui sont le fondement de la société française.

"Vous avez peur de la liberté," disait, il y a quelque temps, le célèbre journaliste, Emile de Girardin, aux conservateurs. C'est vrai, et ils ont raison d'avoir peur, après les sanglantes tragédies de 93 et de 48, après les horreurs de la Commune, que les mêmes tentatives aboutissent aux mêmes catastrophes.

Ce n'est pas la liberté, ce n'est pas la république qui fait peur à un grand nombre ; ce sont les principes de ceux qui dirigent le peuple, ce sont les cris de désordre et d'impiété qui s'élèvent du sein des grandes villes, de ces masses dangereuses sur lesquelles le parti républicain est obligé de s'appuyer. Malheureusement, le parti libéral en France n'est pas constitué de manière à rassurer les gens qui voudraient concilier les réformes et le progrès de la liberté politique avec les traditions religieuses et nationales de la France. C'est ce qui nous a toujours fait dire, nos lecteurs s'en souviennent, que la république ne s'établirait pas cette fois encore en France.

Mais de ce qu'on a le droit de redouter les tendances du parti républicain en France, s'en suit-il qu'on doive violer à son égard toute loi et toute justice ?

La peur devait-elle aller jusqu'à faire commettre à MacMahon le coup-d'état du 16 mai ? à lui faire faire tant d'efforts pour empêcher la majorité d'exercer les droits que la constitution lui donne ?

Où et quand a-t-on vu le chef d'un gouvernement constitutionnel ou d'une république, traiter comme MacMahon l'a fait, la majorité des représentants du peuple ?

La peur donne droit à un homme d'être sur ses gardes ; mais depuis quand lui permet-elle le droit d'attaquer celui qu'il redoute ?

En vertu de quel principe religieux ou politique peut-on faire un mal certain dans la crainte d'un mal incertain ?

Depuis quelque temps, les conservateurs ont tout fait pour exciter la sympathie publique envers leurs adversaires, pour convaincre le peuple qu'on calomnie et persécute les républicains.

Il y a des millions d'honnêtes gens qui croient sincèrement que la république est la forme de gouvernement qui convient le mieux à l'état actuel de la France, et dont un grand nombre observent les partis pour les juger par leurs œuvres. Ces honnêtes gens se sépareront du parti républicain quand ils y verront les communistes prendre le dessus et faire la loi. Mais les conservateurs peuvent-ils espérer les gagner par des actes de violence si contraires à l'esprit sinon à la lettre de la constitution, aux principes de tout gouvernement libre ?

Dans le siècle où nous vivons, il n'y a rien comme l'injustice et la persécution pour rendre un parti populaire et le faire accepter même par des gens qui le redoutent. Nous croyons au rétablissement de la monarchie ou de l'impérialisme, non pas

à cause de leur mérite intrinsèque—la prostitution s'est assise avec eux sur le trône—mais à cause des excès de la portion radicale du parti républicain, qui finira par l'emporter et effraiera les honnêtes gens.

La persécution fortifie le parti républicain, le pouvoir le tuera.

La monarchie ne sera possible et ne fera oublier ses fautes que lorsque de Dufaure on sera rendu à Gambetta, et de Gambetta à Naquet.

A tous les points de vue, la conduite des conservateurs de France, depuis quelque temps, est donc condamnable ; elle est injuste, illégale, arbitraire, tout à fait opposée à l'esprit de la constitution, inopportune et inhabile.

MacMahon s'est trompé, ou plutôt il a été trompé, et aujourd'hui il s'en aperçoit. Il ne voulait ni se soumettre ni se démettre. Il a bien été obligé de se soumettre. Il s'est affaibli, humilié, et a donné aux républicains l'occasion de montrer plus de sagesse et de patience qu'ils n'en ont et montreront quand ils auront le pouvoir.

En se soumettant plutôt que de faire un coup-d'état et la guerre civile, il a réparé les fautes qu'il a commises, et les partis monarchiques vont profiter maintenant de celles des républicains, ou plutôt des sottises et des excès de la fraction radicale, qui ne tardera pas à lever la tête.

L. O. DAVID.

N. B. Nous avons écrit ce qui précède lorsque nous avons trouvé dans le *Figaro* un article de M. Saint-Genest, qui corrobore notre manière de voir. M. Saint-Genest est, comme on sait, l'un des journalistes les plus ardents du parti conservateur. Voici ce qu'il dit :

“Quant à ce reproche adressé au Maréchal MacMahon, qu'il devait se retirer plutôt que de subir de pareilles humiliations, nous répondrons qu'il y a là quelque chose de supérieur à ce que l'on appelle le point d'honneur, la dignité, l'orgueil du chef d'Etat, c'est le salut de la patrie.

“Et traitant avec ses adversaires, ou du moins en allant jusqu'à l'extrême limite des concessions possibles, en montrant au pays que la prétendue modération des républicains n'était que mensonge, en mettant ces hommes au pied du mur, le Maréchal aura peut-être sauvé la France.

“Lorsque, demain, les travailleurs des villes et des champs sauront à n'en pas douter que le Maréchal avait accepté un ministère composé de MM. Dufaure et Léon Say, Waddington et Marcère, c'est-à-dire un ministère composé d'hommes qui avaient déjà servi M. Thiers, et que la majorité républicaine avait redemandés il y a un an, et qu'une fois ce ministère franchement accepté, ce sont les républicains qui ont soulevé des obstacles imprévus... alors les braves travailleurs reconnaîtront que si la crise continue, si le peuple souffre, si la misère augmente, ce n'est pas la faute du gouvernement, que c'est la faute de l'Assemblée.

“Et, quoi qu'on en dise, ce sera là un résultat considérable ! Une telle conviction donnera une force énorme au Maréchal.

“Cela lui donnera la force d'imposer un ministère de droite, ministère de résistance que le pays n'aurait peut-être pas accepté auparavant.”

LA CHARITÉ, S'IL VOUS PLAÎT

S'il est une époque où cet appel doit être écouté, c'est bien le commencement de l'année, au milieu des épanchements du cœur, des démonstrations de bienveillance et d'amitié qui éclatent de toutes parts.

Plus les temps sont durs, plus le travail et l'argent sont rares, plus on doit penser à ceux qui souffrent. Il y a des gens qui donnent lorsqu'ils ne savent trop que faire de leur argent ; mais, sont-ils un peu plus gênés que d'habitude, ils ferment leurs mains, il oublie que, lorsqu'ils n'ont pas le superflu, des centaines de familles manquent du nécessaire.

“Je n'ai pas les moyens de donner,” entend-on dire souvent, et cependant, ceux qui parlent ainsi ont des tables chargées de mets, et dépensent, en choses inutiles,

souvent nuisibles, ce qui suffirait à faire vivre des familles entières.

Quelques verres de boisson, quelques cigares de moins, ils en seraient mieux, et de pauvres femmes, de pauvres enfants auraient du pain.

De tous les préceptes, le plus sacré, le plus indiscutable est celui de faire la charité ; on le trouve partout, et les hommes qui disputent sur tout, qui diffèrent sur les choses les plus essentielles, les plus simples, sont forcés de s'entendre au sujet de ce précepte.

Mais il ne suffit pas de l'accepter, il faut le mettre en pratique dans toute son étendue, et il est évident, d'après l'Evangile et les paroles si souvent répétées de Jésus-Christ, que c'est le précepte au sujet duquel les jugements de Dieu seront le plus sévères.

Si chacun faisait ce qu'il doit faire, et se privait même pour donner dans les temps de misère, on ne verrait personne souffrir du froid et de la faim. La voix de ceux qui demandent du pain va jusqu'au ciel, et crie vengeance contre ceux qui ne l'écourent pas.

“Il y a tant de mauvais pauvres,” dit-on. Est-ce une raison pour laisser souffrir les bons ? Prétexte futile, subterfuge odieux !

S'agit-il d'une élection, on voit des gens souscrire des centaines de piastres ; leur demande-t-on quelque chose pour donner du pain à des centaines de familles, ils se plaignent, s'impatientent, ils n'ont pas les moyens de le faire.

Parmi nous, catholiques, les bonnes œuvres à encourager ne manquent pas ; mais, dans les temps de misère, on doit, avant tout, donner aux pauvres : c'est le meilleur moyen d'être agréable à Dieu.

L. O. D.

On sait que certaines prophéties indiquent le cardinal Panebianco comme devant succéder à Pie IX. Or, il est question de lui en ce moment.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE NORFOLK

Le duc de Norfolk, le premier des lords catholiques de l'Angleterre, vient d'épouser lady Flora Hastings. Le mariage a été célébré dans l'église de l'Oratoire, à Brompton, avec la plus grande magnificence. Plusieurs membres de la famille royale, la plupart des ministres, un grand nombre de personnages appartenant à l'aristocratie, beaucoup de députés, plusieurs prélats catholiques, Mgr. Capel en tête, assistaient à cette cérémonie.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'évêque de Southwark.

Les cadeaux de noces étaient splendides.

Nous donnons le portrait des nouveaux époux, ainsi qu'une vue du château d'Arundel, leur résidence princière.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

Cour d'assises de la Charente-Inférieure : Un ouvrier assassiné par ses maîtres.—Le témoignage du vieux mendiant.

Le jury de la Charente-Inférieure vient de consacrer quatre audiences à l'examen d'un procès criminel qui sort tout à fait de l'ordinaire, et dans lequel les différents rôles, si l'on peut employer une semblable expression, se trouvent étrangement intervertis.

Nous voyons trop souvent comparaître devant les Cours d'assises des journaliers, des domestiques, des hommes de peine accusés de meurtre ou de tentative de meurtre sur leurs maîtres ; voici, aujourd'hui, deux vieillards, le mari et la femme, qui viennent répondre de l'assassinat d'un pauvre diable d'employé à leur service.

Les faits se sont passés aux Ardillières, commune assez importante de l'arrondissement de Rochefort. Les accusés, Louis Perdrieau et sa femme, étaient à la tête d'une exploitation de carrières, et employaient un certain nombre d'ouvriers.

La réputation des époux Perdrieau était

particulièrement détestable : le mari avait même été au seuil de la Cour d'assises sous l'accusation de meurtre ; la femme passait pour être capable de tout.

Il y avait, au nombre des ouvriers employés par Perdrieau, un jeune homme nommé Prosper Lefloch, assez bon travailleur qui consentait à rester dans l'exploitation, bien qu'il fût payé de la façon la plus irrégulière, et que son patron lui dût constamment de l'argent.

Le 5 mars dernier, dans la matinée, le maire des Ardillières fut averti qu'on venait de trouver le cadavre de Lefloch au fond d'une mare. Le corps reposait à un mètre du bord, sur le ventre, les mains jointes et roidies contre le sol. La tête était levée et rejetée en arrière, comme si le malheureux Lefloch avait essayé de lutter contre des assassins ou de se maintenir au-dessus du niveau de l'eau. Aucune blessure, d'ailleurs, sauf des contusions à la tête, qui pouvaient avoir été produites par la chute du corps.

On crut un instant à un suicide, et les époux Perdrieau se hâtèrent de donner crédit à cette supposition.

Ils racontèrent que leur jeune ouvrier était malade depuis plusieurs jours, qu'il souffrait de fièvres intermittentes, et qu'il avait fréquemment le délire. La nuit qui précéda sa mort, Lefloch avait été vu errant en chemise à travers les carrières, parlant de gendarmes qui étaient à sa poursuite, disait-il, et se dirigeant du côté de la mare et son corps devait être retrouvé le lendemain.

Tel était, du moins, le récit qui fut fait à la police par Perdrieau, mais ce récit ne fut confirmé par personne, et, après réflexion, on en vint, au contraire, à penser que les deux vieillards, qui devaient à Lefloch une assez forte somme, avaient dû assassiner chez eux leur infortuné domestique, puis porter le corps à la mare pour faire croire à un suicide.

Une instruction fut ouverte ; des témoins qui n'avaient pas osé parler au premier moment, racontèrent qu'ils avaient entendu, la nuit du 4 au 5 mars, des cris horribles du côté des carrières et de la maison des accusés. Une petite fille avait vu, le lendemain, la femme Perdrieau occupée à nettoyer des traces sanglantes dont le plancher de sa chambre était couvert. Enfin, un autre enfant avait remarqué, le même jour, que cette femme avait la main gauche couverte de sang jusqu'à l'avant-bras.

A ces charges accablantes vint se joindre la déposition d'un témoin oculaire, un vieux mendiant nommé Nivain, qui, au dernier moment, se décida à donner des détails sur les circonstances affreuses dans lesquelles l'assassinat avait été commis.

Nivain a été appelé à l'audience de la Cour d'assise, où son témoignage a excité une véritable émotion. Voici en quels termes le vieux mendiant a déposé :

J'avais demandé la charité dans la commune d'Ardillières, pendant toute la journée du 4 mars. J'avais même un peu trop bu. Il pouvait être neuf heures du soir quand j'arrivai auprès de la maison de Perdrieau.

Je songeais à y prendre gîte pour la nuit, et j'allais frapper à la porte, quand j'entendis des cris ; sachant la femme Perdrieau très-méchante, j'eus peur et j'allai me blottir dans une meule de paille, où je me creusai une espèce de niche.

Bientôt les cris, des cris terribles, redoublèrent, puis ils devinrent plus sourds, et je n'entendis plus rien.

Un instant après, Perdrieau et sa femme ouvrirent la porte de leur maison. Ils regardèrent avec attention autour d'eux, et, ne voyant rien, ils sortirent un cadavre que le vieux plaça sur une civière : “Il est fini, il est bien mort, dit-il.—Il est assommé, reprit la voix de la femme, seulement, il y a du sang !” Et, allant chercher un seau d'eau, elle déshabilla le mort et le lava des pieds à la tête.

A ce moment, le chien des époux Perdrieau vint me flairer, se mit à grogner sourdement. Je lui jetai un peu de pain, puis, craignant pour ma vie, je me levai doucement et je n'eus que le temps de voir le vieux Perdrieau et sa femme se diriger vers la mare, portant sur la civière le mort, auquel ils avaient passé une chemise.

J'avais marché toute la nuit, tant j'étais bouleversé, errant à travers champs. J'étais bien décidé, par peur, à ne rien dire, mais j'ai craint à la fin que le bon Dieu ne me punit, et c'est pour cela que je me suis déterminé à venir vous raconter ce que j'ai vu.

En présence de cette déposition émouvante, dont le cachet de sincérité ne pou-

vait être méconnu, le jury a déclaré le vieux carrier et sa femme coupables de l'assassinat de leur jeune ouvrier, mais il a admis des circonstances atténuantes.

Les époux Perdrieau, qui se sont renfermés jusqu'à la fin dans un système de dénégations absolues, ont été condamnés tous deux aux travaux forcés à perpétuité.

FERNAND DE RODAYS.

LA SANTÉ DU PAPE

On nous communique la lettre suivante écrite de Rome, le 9 décembre, par une personne particulièrement en situation d'être bien informée :

Il y a eu, dans le bruit qui s'est fait autour de l'état de Pie IX, une exagération calculée. Si M. Nicotera ne payait pas si largement certains hôtes du Vatican, convertis en reporters le Pape se porterait moins mal. Mais plus on le disait mourant, plus le ministre de l'intérieur se montrait généreux. Et nous avons traversé des jours où tout le monde, au Vatican, perdait la tête, tant on se sentait assourdi par les clameurs de la presse.

En réalité, Pie IX subissait une crise de douleurs rhumatismales due à l'approche de l'hiver et au mauvais temps. Il a été, il est, et il restera pris par les jambes ; mais l'état général est satisfaisant. Si l'inappétence et les nausées ne reviennent pas, si la fièvre, qui n'a pas encore paru, ne se déclare pas ; si la poitrine n'est point congestionnée par un rhume, il peut vivre des semaines, des mois, des années.

Aujourd'hui même, j'ai causé longuement avec le médecin de Sa Sainteté ; il m'a dit qu'il ne craignait rien et qu'il craignait tout en même temps, parce que les quatre-vingt-sept ans du malade sont là. D'une heure à l'autre, les humeurs auxquelles la débilité sénile laisse un cours, hélas ! trop libre, peuvent remonter et l'étouffer. Tout l'art du médecin s'applique à entretenir l'écoulement de la plaie de la jambe gauche, pour éviter ce reflux fatal.

D'ailleurs, Pie IX, à qui le Dr. Ceccarelli voudrait voir un esprit plus docile à ses prescriptions, n'a pas perdu un seul jour sa bonne humeur. La tête est entièrement libre. L'intelligence est toujours vive. Hier, il disait en riant : “Il n'y a qu'un seul médecin qui veuille c'est le bon Dieu ! il ne m'accable pas de ses ordonnances, et je suis bien entre ses mains.”

Le temps se mettant au beau, on espère que le Saint-Père ne tardera pas à se lever. On lui a envoyé de Paris une chaise roulante et un lit confortable. Sur cette chaise, il pourra prendre toutes les attitudes et opérer tous les mouvements, sans subir les douleurs lancinantes auxquelles il était en proie quand il donnait des audiences. Sur ce lit, il pourra s'étendre et demeurer couché sans meurtrir ses chairs ; on sait que le Saint-Père est affligé d'une obésité peu commune. La chaise royale, sur laquelle on le portait dans les galeries, était un meuble de luxe, mais fort incommode : il s'y trouvait affreusement torturé, sans qu'un seul muscle de sa figure trahit la souffrance. Son lit était étroit, dur et peu élevé, semblable à celui des moines, que copient volontiers beaucoup de souverains pour rester soldats.

On attribue au cardinal de Faillox le don de la chaise et du lit venus de Paris.

Il n'est pas exact que Pie IX ait réuni autour de lui quelques cardinaux privilégiés, pour leur communiquer des dispositions relatives au conclave. Il n'est pas exact non plus qu'il se soit entendu avec le cardinal-camerlingue, pour la publication, après sa mort, ou pour la remise au futur pape des lettres secrètes des souverains, lettres dans lesquelles le monde politique trouverait les motifs de la conduite du Saint-Siège durant ce long pontificat. Tout ce qui a trait au conclave est réglé depuis bien des années. Quant à la correspondance secrète, elle passera simplement aux archives pour l'histoire. Cette correspondance se compose de lettres qui compromettraient gravement des monarques vivants, tels que les empereurs Alexandre et Guillaume, et le roi Victor-Emmanuel, honorerait des monarques déchus ou prétendants, et feraient tomber l'opprobre sur des monarques défunts. On ne reprochera jamais à la curie romaine d'être imprudente : elle garde des secrets séculaires, et aucune force humaine n'a pu les lui arracher.

Tous les matins, le cardinal secrétaire d'Etat remet au pape une sorte de résumé écrit des nouvelles des journaux de Rome et de l'étranger. Le pape a dit :

—Apportez-moi les journaux. Je veux lire ce qu'ils racontent touchant ma maladie.

A cette lecture, il a été pris d'un dégoût et d'un mépris insurmontable. Sa bonté et sa charité luttèrent et arrêtaient sur ses lèvres les expressions indignées. Il se contentait de dire : “Ah ! les malheureux ! *Infelici !*”

Cependant, en rencontrant des détails intimes qu'il devait supposer ignorés du public, il s'affligeait, devenait pensif, puis s'écriait : “Ah ! les ingrats ! *Ingrati !*”

Le cardinal Pecci prend une prépondérance considérable. Toutefois, l'opinion que je vous ai manifestée à l'endroit de l'élection d'un pape étranger, fait aussi des progrès.

Mgr. Moratti et Mgr. Pellegrini seront créés cardinaux dans le Consistoire du 21 de ce mois.

M. SALVINI

Un acteur italien, M. Salvini, fait beaucoup de bruit en ce moment à Paris. On lit dans un journal français :

C'est un monde que cette immense tragédie d'*Hamlet*, où Shakespeare a rassemblé tous les éléments d'intérêt, de surprise, de curiosité, de terreur, que renferment les sombres régions du Nord : l'amour, la haine, la superstition, la trahison, la folie, condensés et comme exaltés par les rigueurs de la nature polaire. La scène se passe en Danemark, parce qu'ainsi le veut la légende ; elle serait mieux placée encore en Islande, sur cette terre d'où jaillit la flamme des volcans.

Hamlet me semble, avec et même avant *Macbeth*, la plus étonnante et la plus complète des œuvres philosophiques de Shakespeare. On peut l'entendre dix fois et cent fois ; on y découvre encore des perspectives et des profondeurs insondées. Nul théâtre n'est donc plus favorable au talent des comédiens assez forts et assez sûrs d'eux-mêmes pour aborder une pareille étude. Nul souvenir, nul comparaison ne les gêne dans la liberté de leur interprétation. Je dis plus, je ne crois pas qu'un tragédien digne de ce nom puisse jouer deux fois de suite *Hamlet* d'une manière absolument identique. Des nuances aussi nombreuses, aussi complexes, aussi contrastées, prennent chaque jour une teinte nouvelle, selon la lumière ambiante, selon les dispositions personnelles, l'humeur mélancolique ou joyeuse de l'artiste.

M. Salvini possède les qualités maîtresses sans lesquelles le comédien qui ose jouer *Hamlet* succombe misérablement, écrasé sous le poids de sa témérité. La diction large et fine de M. Salvini, sa profonde intelligence, qui lui permet de discerner et d'approfondir chaque partie de ce rôle colossal, l'ont porté dans les plus hautes régions de son art.

Je ne pourrais indiquer les passages où M. Salvini a le mieux mérité l'admiration raisonnée des connaisseurs, et l'enthousiasme inconséquent de la foule, sans m'exposer à recommencer ici l'analyse de l'œuvre toute entière. Je me borne donc à signaler, comme un chef-d'œuvre d'exécution, la scène terrible d'*Hamlet* avec sa mère, interrompue par le passage du spectre qui sort de l'enfer pour recommander à *Hamlet* la douceur, le pardon envers la femme adultère et empoisonneuse. "Que veut cette larve ? Vient-elle pour reprocher au fils sa lenteur à exécuter les ordres de son père ?—La terreur a abattu ta mère ; mets-toi entre elle et la comotion de son âme. Parle-lui, *Hamlet*..."



M. SALVINI, Acteur italien

A ce moment, la colère d'*Hamlet*, qui peut-être allait devenir un *Oreste* vengeant un autre *Agamemnon*, s'apaise par degrés comme un orage dont les grondements descendent sous l'horizon. Il ne menace plus, mais il se plaint doucement, il conseille en suppliant. "Oh ! ma mère, c'est bien lui, votre premier époux, mon père ; il intercédait pour vous, pour vous qui l'avez si vite oublié, et qui, de son linceul funèbre, avez fait votre lit pour des noces honteuses. Oh ! repentez-vous du passé !—*Hamlet*, tu me déchires le cœur ; que dois-je faire ?—Et vous me le demandez ?—Oh ! tu es fou !"

Sur ce mot, *Hamlet*, voyant sa mère se diriger lentement vers la chambre où l'attend *Clodius*, le roi incestueux et assassin, reprend toute sa fureur, qui s'exhale non plus en violences, mais en railleries sanglantes et délirantes. Il devient câlin, félin, il salue avec un respect ironique, saisit un flambeau et conduit madame sa mère jusqu'au seuil de son appartement. Puis, redevenu calme et maître de soi, il va examiner curieusement le corps de *Polonius* étendu derrière la tapisserie. Comprendre et traduire ainsi la pensée de Shakespeare, c'est s'associer à son génie. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi magistral, d'aussi sobre, d'aussi saisissant.

Le dernier acte, qui arrive bien tard, car la pièce est longue, vaut cependant la peine qu'on l'attende même après minuit. L'assaut mortel entre *Hamlet* et *Laërte* offre l'image véritable d'un duel à l'épée, dans lequel M. Salvini et M. Dilligenti (*Laërte*) se montrent aussi habiles tireurs que combattants acharnés.

Madame Cecchi Bozzo a traduit avec grâce la folie d'*Ophélie*. Les autres acteurs sont suffisants, mais bien juste.

M. Salvini n'a pas voulu quitter Paris sans donner une représentation de *Macbeth*. C'était aller au devant des vœux du public, car la seule annonce du chef-d'œuvre de Shakespeare avait suffi pour attirer une affluence inusitée. Shakespeare a décidément conquis sa place en France comme un classique national. *Othello*, *Roméo*, *Hamlet*, *Macbeth*, exercent sur la foule une influence aussi directe et aussi persévérante que le *Cid*, *Andromaque*, *Phèdre* ou *Britannicus*. Cette popularité acquise aux œuvres maîtresses du grand tragique anglais permet aux amateurs qui ont suivi les représentations de M. Rossi et de M. Salvini de comprendre quelque chose à la pièce sans savoir l'italien.

D'ailleurs, *Macbeth* est peut-être, des quatre drames que je viens de citer, celui qui parle le plus aux yeux, et dont l'action s'explique le mieux sans le secours de la parole. Les scènes de sorcellerie, le meurtre de Duncan, le festin où l'apparition de *Banco* trouble l'esprit du meurtrier, le somnambulisme de *lady Macbeth*, l'apparition des soldats de *Malcolm* portant les



La duchesse de Norfolk.



Le duc de Norfolk.



Le château d'Arundel.

rumeaux verts de la forêt de Birman, enfin le combat terrible dans lequel l'épée vengeresse de Macduff délivre enfin la terre d'un monstre couronné, sont autant de tableaux saisissants qui se passeraient de légende.

Mais quelle noble jouissance pour ceux qui ont le bonheur de suivre vers par vers, mot par mot, la prodigieuse conception de Shakespeare et les développements de cette pensée profonde, penchée sur la nature humaine comme sur un gouffre insondable, et qui donne le vertige avec la sensation de l'infini !

Le chemin est long et terrible depuis la bruyère déserte où les sorcières crient à Macbeth "tu seras roi," jusqu'à l'heure sinistre où le misérable tyran aperçoit le fond de tout, même de ses indicibles terreurs et de ses ambitions sanglantes : "J'ai presque oublié les impressions de la crainte ; il fut un temps où mes sens aurait été glacés si j'eusse entendu des cris dans la nuit ; où mes cheveux, à une nouvelle effrayante, se dressaient et s'agitaient sur ma tête comme s'ils avaient une âme : mais je suis rassasié d'horreurs."

Le rôle de Macbeth, cette personification du crime, si terrible, si logique et si complète, est un des plus difficiles qui puisse s'offrir à l'ambition d'un acteur tragique. Il a pour écueil la monotonie si l'interprète ne possède pas assez de ressources pour nuancer d'acte en acte la fureur sanguinaire et les épouvantements du thau de Glamis. C'est un grand éloge pour M. Salvini de constater qu'il y a pleinement réussi. La scène du banquet, où Macbeth perd et recouvre la raison selon que le spectre de Banco lui apparaît ou redevient invisible, fait passer un frisson dans les veines. Je l'ai trouvé surtout admirable dans l'avant-dernière scène, alors qu'il apprend à la fois la marche offensive de l'armée de Malcolm et la mort de lady Macbeth : "Elle aurait dû mourir plus tard," s'écrie Macbeth, "et attendre que nous eussions plus de loisir pour recevoir cette nouvelle. Eteins-toi, flambeau éphémère ! La vie n'est qu'une ombre fugitive ; c'est un comédien qui s'agitte un instant sur les planches et qu'on ne reverra plus ; c'est un conte d'idiot, plein de fracas et de chaleur factice, qui au fond ne veut rien dire du tout. Je commence à être las du soleil et je voudrais que l'univers s'écroulât sur nos têtes. Qu'on sonne l'alarme ! Vents, soufflez ! Accours, Destruction ; que, du moins, nous mourions dans nos armures !" Le passage de l'ironie amère et délirante à l'exaltation du soldat qui va chercher la mort comme une délivrance, a été rendu par M. Salvini avec une science des contrastes et une puissance de moyens qui lui ont valu une longue ovation.

AUGUSTE VITU.

Souvenir de la Convention

(Suite et fin des "Prisons de Paris sous la Commune.")

De temps en temps, il jetait à la dérobée, vers l'autel du Dieu qu'il avait renié naguère, un regard contrit et humilié qui semblait implorer sa miséricorde et lui dire : *Cor contritum et humiliatum, Deus non despicies*. Mais c'était grand pitié, je vous jure, de voir à pareille fête le successeur des Noailles, des Beaumont, des Juigné, et de tant d'autres vertueux prélats qui ont honoré successivement le siège de l'apôtre des Gaules.

Son supplice toutefois ne fut pas de longue durée ; voici que de joyeuses exclamations se font entendre sur le parvis, et tous les regards se dirigent vers le grand portail qui s'ouvre à deux battants pour donner entrée à la procession.

Précédée d'une troupe de femmes vêtues de blanc, ceintes de rubans tricolores et couronnées de fleurs artificielles un peu fanées, la saison n'en permettait guère d'autres ; suivie de tous les membres de la Commune, de la société des Jacobins, des sociétés affiliées et des comités révolutionnaires ; entourée de danseurs et de danseuses qui exécutaient de graves sarabandes ; portée sur un palanquin orné de guirlandes de chêne, également factices, toujours à cause de la saison ; le bonnet phrygien sur la tête, le cothurne grec aux pieds, revêtue d'une tunique blanche, et d'une chlamyde bleue flottante, la nouvelle déesse traversa la nef au son des instruments et vint triomphante au sanctuaire de Marie. Ainsi l'avait prédit le père Beauregard, prêchant dans la même église dix ans auparavant. J'ajoute que toute cette multitude, hommes et femmes, était coiffée de bonnets rouges, ce qui offrait aux spectateurs placés dans les tribunes un coup-d'œil éblouissant.

Chaumette offrit la main, d'une façon toute galante, à la déesse, pour l'aider à descendre de son palanquin. Il avait des gants blancs, Chaumette ! circonstance que

je note, parce qu'on en portait peu alors, qu'il n'y avait que lui des assistants qui en eût, et qu'enfin cette couleur blanc de neige contrastait fortement avec le brun foncé de sa carmagnole et l'écarlate de son bonnet. Mademoiselle Maillard monta les degrés et se mit à la place du ci-devant Saint-Sacrement, le tout avec la majesté d'une habitante de l'Olympe. *Vera incessu patuit dea*. Vous eussiez dit Vénus ou Psyché venant s'asseoir dans l'assemblée des Dieux.

Les prêtresses, je veux dire celles de mademoiselle Maillard, qui étaient la plupart des figurantes de l'Opéra, se rangèrent en cercle autour de l'autel ; ici tout le monde se met à genoux, et deux acolytes viennent présenter à Chaumette un vieil encensoir de cuivre oublié dans la sacristie ; l'encens fuma alors devant la déesse.

Il était un peu grossier, si j'en juge par l'odeur qui monta jusqu'à nous ; mais c'était de l'encens, et qui en reçoit par la figure ne se montre pas difficile sur la qualité. Par hasard ou à dessein, j'évitai de me prononcer là-dessus, une statue de la Vierge gisait, renversée et mutilée, à l'un des coins de l'autel. Cela servit de texte à une improvisation de Chaumette, dans laquelle, après l'avoir finement raillée sur son impuissance à défendre son domicile, il la défia de se remettre sur ses jambes, et le Christ son fils de la ressusciter. Comme elle ne ressuscitait pas, Chaumette en conclut qu'elle n'était plus bonne à rien, qu'il fallait la planter là, et n'adorer désormais que la Raison.

Un hurra universel de "Vive la Raison ! à bas la Sainte-Vierge !" accueillit ce discours philosophique à la suite duquel l'office divin commença. Des hymnes furent chantées d'abord. Après les hymnes les danses, et alternativement. Nous y reviendrons tout à l'heure ; mais en attendant, je pris qu'on me suive à Saint-Roch où nous allons voir Monvel se constituer le plagiaire de Chaumette, avec cette différence qu'à Notre-Dame, le magistrat du peuple n'avait insulté que le Christ, au lieu qu'à Saint-Roch, le comédien blasphéma Dieu lui-même.

C'était le jour où l'on inaugurait dans cette dernière église la *Raison* de la section des Piques, belle femme, sur ma foi, presque aussi belle que mademoiselle Maillard. Un voisin me dit que c'était mademoiselle Aubry, autre actrice de l'Opéra. Je le crus. L'Opéra fut de tout temps une pépinière de divinités. Quoi qu'il en soit, Monvel monta en chaire ; et après avoir épuisé le vocabulaire d'impiété de l'hôtel d'Holbach, il termina ainsi son sermon :

"Maintenant que j'ai prouvé que tu n'es pas (c'est à Dieu qu'il parle), prouve-moi que tu es. Je viens de nier ton existence, je brave tes foudres impuissantes. Ecrase-moi, si tu en as le pouvoir, écrase."

A ces mots le prédicateur s'arrête, il se croise les bras, toise le ciel avec un air de souverain mépris, et attend venir. Il y eut là, dans l'auditoire, un moment d'épouvante silencieuse. Moi-même je m'attendais à voir paraître, en caractères de feu, sur les murs du temple profané, le formidable *Mané, Thécel, Pharès* du festin de Balthazar.

Mais l'Eternel méprisa le défi de l'histoire ; aucun éclair ne sillonna la nue, aucun coup de tonnerre ne la fit éclater. C'est que si le temps est à nous, l'éternité est à Lui, et qu'il sait où retrouver ceux-là qui l'insultent en passant. *Deus patiens quia aeternus*.

Au moment où l'orateur descendait de la chaire, un de ses auditeurs l'aborda :

— Citoyen Monvel, tu as prêché comme un ange. A quoi celui-ci :— Quand on parle avec conviction, l'éloquence arrive d'elle-même. Cet auditeur impressionnable était Mamin ; Mamin, qui, aux journées de septembre, avait promené dans les rues de Paris la tête de madame de Lamballe, au bout d'une pique ; acte de patriotisme dont on a voulu, depuis, faire honneur à d'autres personnages de l'époque, mais que je suis bien aise, puisque l'occasion se présente, de restituer ici à son véritable auteur.

Retournons à Notre-Dame. Les danses continuent, mais plus gracieuses et plus savamment ordonnées que celles de la Convention. C'est tout simple, nous avons aujourd'hui des corps de ballet de l'Opéra tout entier. Elles restent une heure encore, après quoi Chaumette proposa un dernier *Oremus* à la déesse. Mais celle-ci, fatiguée d'adorations, enivrée de mauvais encens, et ennuyée d'une pose de quatre heures, avait profité du moment où les danseurs tourbillonnaient au plus fort, pour s'esquiver par une porte dérobée de la sacristie.

Quelques rigoristes s'indignèrent tout bas, de ce que Chaumette eût introduit des contre-danses dans sa nouvelle liturgie. Ils ignoraient que chez tous les peuples de l'antiquité, la danse faisait une partie essentielle du culte public, et que cela s'appelait une danse sacrée. Témoin la danse des Saliens, instituée par Numa ; la danse des Lapithes, la danse des Funérailles. J'en pourrais citer d'autres ; mais en voilà assez pour justifier, sur ce point, le procureur-général syndic près la commune de Paris.

Au sortir de la cérémonie de Notre-Dame, je rencontrais sur le Pont-au-Change, madame Rolland qui allait à la mort.

L'appétit vient en mangeant. Chaumette ordonna donc que la *Raison* pénétrât de gré ou de force, dans tous les quartiers de Paris, et que chaque ci-devant église eût la sienne.

Mais comme il était, avant tout, homme de génie et d'avenir, il réfléchit que le nouveau culte pourrait bien mourir dans les langes, s'il continuait à offrir à l'adoration publique des divinités pareilles à celles qu'il avait encensées jusqu'alors. En conséquence, il résolut de ne choisir les divinités futures, et leurs prêtresses, que parmi les jeunes personnes d'une condition régulière, et appartenant à une honnête bourgeoisie.

Cette résolution consterna les familles ; et ce fut à qui n'aurait pas de divinité dans la sienne. Mais il était dangereux de résister à Chaumette : et il ne resta plus aux victimes désignées qu'à obéir.

Combien n'en ai-je pas vu de ces jeunes filles, dont la plupart avaient leurs parents dans les prisons, obligées de parcourir les rues de la capitale, et de chanter, le désespoir dans l'âme, des hymnes patriotiquement impies ! Elles espéraient, les pauvres enfants, que leur résignation, leur dévouement filial sauveraient la vie d'un père, d'une mère ; et le lendemain, elles entendaient hurler leur sentence de mort par les crieurs jurés du tribunal révolutionnaire. J'en ai vu défaillir en chemin, j'en ai vu tomber sans connaissance sur le seuil des temples. La fille unique d'un relieur de la rue du Petit-Pont, d'une figure remarquable, et à peine âgée de seize ans, se mit au lit, en venant de faire la *Raison* à Saint-Séverin, et mourut de saisissement la nuit suivante.

Il y eut même quelques républicains vigoureusement trempés qui forcèrent leurs épouses à figurer dans ces saturnales vigoureuses. Momora fut un de ceux-là. Sa femme aussi modeste que pieuse, respectée et honorée de tout le quartier, occupée uniquement du devoir de son ménage, était loin de prévoir le funeste honneur qui la menaçait. Ses prières, ses larmes, tout fut inutile ; elle dut se résigner.

Pour la punir de sa résistance, Momora fit traverser au cortège qu'il conduisait lui-même les rues les plus populeuses de la section Marat. Je le rencontrais rue de la Comédie, se rendant à Saint-Sulpice. Madame Momora souffrait visiblement ; elle était chancelante sur son siège, fort pâle, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Il fallait être le collègue de Chaumette pour ne pas en avoir compassion.

GEORGES DUVAL.

MELANGES

QUELQUES NOTES SUR LE MONTÉNÉGO ET LES MONTÉNÉGRINS. — Le Monténégo, qui a fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps, et va probablement encore occuper l'Europe de ses prouesses ou de ses malheurs, est un pays montagneux que limitent l'Albanie au nord, à l'est et au sud, la Dalmatie à l'ouest. Le pays de la

Montagne-Noire, Czerna-Gora et Kara-Dagh, en italien et en turc, est donc comme équilibré entre la Turquie et l'Autriche, celle-ci lui fermant l'accès direct à la mer Adriatique. Amas confus de petites vallées et de plateaux que séparent de hautes murailles rocheuses, le Monténégo est pauvre, ne possède en abondance que des forêts et des pâturages, aussi, les habitants sont-ils bergers pour la plupart. Comme ils ne peuvent produire que très-peu de blé ou de vin, leur principal commerce consiste dans l'exportation des bestiaux en Turquie et en Dalmatie. Parfois la famine sévit sur ce petit pays, et les Monténégrins n'ont guère d'autres ressources que d'aller piller le territoire turc.

La superficie totale du territoire est de deux mille neuf cents kilomètres carrés, et le nombre des habitants s'élève à cent quatre-vingt-treize mille trois cent vingt-neuf (*chiffre donné par le prince lui-même dans sa lettre au Grand-Vizir, en avril 1877*). Tout le pays, partagé en deux grandes parties, le Monténégo et les Berda, comprend huit provinces ou *nahije* ; celles du Monténégo sont au nombre de quatre : la *Katounska*, la *Ternitsa*, la *Rietchka*, la *Liechanska* ; celles des Berda sont les *Belopavitz*, les *Pipévi*, la *Moratcha* et les *Vasojevici*. Administrativement, les *nahije* se divisent à leur tour en *plemenas*, qui représentent nos cantons, et les *plemenas* se composent des villages, qui ne sont parfois qu'une réunion de quelques cabanes et sont dispersés dans les chaînes de montagnes qui ne se communiquent les unes avec les autres que par d'étroits sentiers en lacets ou des gorges étroites, à demi obstruées par les débris de rochers. C'est cette configuration du pays qui explique comment, avec une faible population de 180 à 200 mille habitants, le Monténégo peut résister aux forces de la Turquie, et parfois les tenir en échec.

Le pouvoir est exercé par un prince ou *Vladika*, non d'une manière absolue, mais avec le concours d'un sénat de seize membres. La liste civile s'élève à la modique somme de quatre-vingt mille francs, et chaque sénateur reçoit huit cents francs. Il est peu probable que nos chefs d'Etat et nos gouvernements de tous rangs sauraient se contenter de si maigres allocations. Il est vrai que la vie simple des montagnards monténégrins ne se crée pas, comme notre existence, une multitude de besoins factices.

Très-habiles aux exercices du corps, marcheurs infatigables, habitués à une lutte constante contre la nature, les Monténégrins sont dans un état d'entraînement permanent ; ils peuvent supporter les plus grandes fatigues, et simplifier la vie comme l'Arabe du désert. Cependant, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, ils arrivent assez facilement à l'intempérance, et ce montagnard qui vit habituellement de pain, de pommes de terre, de riz ou de froment, et qui s'abreuve à la source la plus proche, mange jusqu'à la pléthore lorsqu'on tue un mouton, et, quand il s'adonne à l'eau-de-vie, il le fait avec un véritable excès.

Le Monténégrin marche complaisamment, il a naturellement un aspect digne et fier, mais il se campe volontiers et ses attitudes semblent étudiées. Il est très-orgueilleux par nature, et le sentiment exagéré qu'il a de sa valeur, de son courage et de ses facilités, tourne en somme à son avantage, car il le pousse à des entreprises téméraires qui réussissent parfois. La race offre, après tout, un singulier mélange de qualités et de défauts. L'homme parle haut, son abord est dur, hautain, silencieux ; s'il marche seul dans la rue, et si on le regarde, il s'enfle volontiers et redresse sa taille. A côté de cela, il a de la bonhomie et montre de l'humilité à l'égard de ses supérieurs. Il a ce que nous appelons de "l'aristocratie" dans le port, et il est démocrate dans le fond, car il donne le baiser de paix à plus humble que lui.

C'est un être changeant et inconsistant ; il n'a ni la patience, ni la persévérance dans l'effort, son esprit conçoit vite, son imagination envisage le but, escompte le résultat et s'en exagère l'avantage. Il y a de l'enfant dans ce soldat si téméraire dans l'attaque ; lorsqu'il ne réussit pas d'emblée, il devient tout à coup timide et plein de défiance en lui-même. Dans la vie habituelle, il passe aussi très-rapidement de la joie au découragement, du calme à la colère, et sans qu'on puisse dire qu'il soit facile à désarmer, on triomphe cependant assez vite de ses passions.

Son goût dominant est celui des armes, et les plus pauvres font les plus grands sacrifices pour porter à leur ceinture un handjar de prix, ou des pistolets d'un beau travail. La plupart ont encore des pistolets à pierre et s'en servent avec dextérité ; les plus fortunés se procurent en Albanie ces armes à clous d'argent qu'on appelle *ledenitze*, et, depuis quelque temps, il n'est pas rare de leur voir des revolvers à la ceinture. Dès que, pour la première fois, on a importé chez eux cette arme au tir rapide, les plus riches se sont empressés d'en acquérir de semblable. J'ai vu arriver dans un village un fusil à aiguille, le premier peut-être qu'on importait dans ce petit centre ; celui qui le possédait fut pendant la journée entière obsédé par ses voisins qui venaient voir l'arme, la manier, et qui voulaient l'essayer à tour de rôle ; ce fut pendant plusieurs heures un tir sans interruption, et une expression d'envie se lisait sur les traits de chacun des assistants.

Comme trait particulier de caractère, il faut encore noter la facilité du Monténégrin à garder les notions qu'on lui inculque, et s'il applique à l'instruction le respect humain et l'amour-propre qui le distinguent, il arrive très-vite à un résultat. Les écoles ont beaucoup réussi ; Cettigné possède une école de jeunes filles très-bien tenue, qui ne le cède point à nos écoles primaires ; mais si les écoles sont nombreuses, elles

ne sont pas assez suivies en dehors de la capitale.

Doué d'une façon naturelle, et éloquent sans étude, jamais un habitant du Monténégro n'a besoin du secours d'un avocat pour se défendre et débattre ses intérêts.

Dans ce petit Etat tout le monde a le droit de porter les armes et de donner sa voix dans les assemblées populaires. Les sujets sont tous égaux devant la loi ; ils ne reconnaissent pas de classes, malgré la différence qu'une longue tradition de commandement peut mériter à telle ou telle famille, ou malgré le prestige qui peut jaillir sur tel ou tel citoyen, par suite des honneurs que lui a conférés l'élection. Nulle charge n'est héréditaire, sauf celle de la couronne, et le dernier du peuple peut aspirer à tout, à trois conditions. D'abord, si son activité, son industrie particulière et son ingéniosité l'ont amené à la fortune, il se désigne naturellement au choix de ses concitoyens ; ensuite, si son courage personnel, une inspiration subite, un trait de bravoure ou un bonheur particulier dans l'attaque ont appelé sur lui l'attention et l'ont fait considérer comme un chef digne d'être choisi par tous, il arrivera par le suffrage aux rangs élevés. Enfin (et c'est la preuve du prestige de l'éducation), des connaissances un peu plus étendues que celles du commun, la supériorité que donnent les voyages, l'étude, la connaissance des idiomes étrangers, feront de lui le candidat inévitablement choisi par ses concitoyens.

On comprend que, chez un peuple exclusivement guerrier, l'homme soit tout, la femme rien ou presque rien. L'homme se promène, garde ses troupeaux en fumant, s'enivre ou combat, la femme vague à tous les soins du ménage, même à ceux qui exigent une certaine dépense de force, et dans nos pays sont ordinairement réservés aux hommes. La naissance d'un garçon est une fête, celle d'une fille une déception.

Dès qu'on a constaté, dans une famille, que l'enfant est du sexe masculin, c'est une joie délirante dans la maison ; l'écho des détonations se répercute dans la montagne ; la table est mise, et tous les voisins viennent s'y asseoir : tout respire l'allégresse, et chacun apporte son vœu ; l'un des plus étranges, celui qui révèle les instincts guerriers de ce peuple, c'est celui qui souhaite au nouveau-né de ne pas mourir dans son lit. S'il est né une fille, le père s'avance sur le seuil, et baisse les yeux en demandant pardon à ses voisins et amis ; si s'exécuse, il n'ose même l'avouer, mais on devine sa déception. Si enfin, plusieurs fois de suite, au lieu d'un héritier et d'un soldat de l'avenir, la mère de famille n'a donné à son mari que des filles, elle doit, selon une superstition populaire, rassembler sept prêtres qui vont bénir de l'huile, la répandre, et enlever, pour le changer, le seuil de la porte de la maison qui a été ensorcelée le jour des noces.

La fille est née ; elle est élevée au foyer et à la dure ; mais, il faut cependant le dire, elle reste l'objet de soins constants de sa mère—car les femmes slaves sont les plus tendres des mères. La jeune Monténégrine n'aura pas d'autre fonction, jusqu'à ce qu'elle soit mère de famille et femme d'un chef d'association, que celle d'accomplir les plus vulgaires soins du ménage, dans cette vie simple, primitive et rude, près de la nature. Elle a trois soins quotidiens : elle va à la fontaine, qui est souvent très-haut dans la montagne, et elle rapporte l'outre ou le baril sur ses épaules ; elle va au bois, dans les taillis, aux fentes des rochers, ou dans les forêts lorsqu'elle habite au midi ; enfin, elle prépare le dîner de son seigneur et maître, qui se prélassent au soleil, ou qui se promènent, ou qui chassent. En dehors de ces fonctions habituelles du ménage, elle file et elle tisse la laine des troupeaux.

Les idées de la Monténégrine sont simples, ses mœurs très-pures. Elle ne comprend pas l'amour sans la consécration du mariage, et le séducteur devient une victime, s'il n'est prêt à réparer sa faute. D'ailleurs, la femme est très-respectée, et quels que soient son âge, sa beauté, sa faiblesse, on la rencontre dans les solitudes des forêts, ou sur les hauteurs inaccessibles des montagnes, isolée et sans défiance, car elle n'a jamais à redouter l'insulte.

Modeste dans sa tenue, si le travail et la peine l'ont vieillie de bonne heure, et si sa beauté s'est vite flétrie, elle est susceptible d'une grande grâce. A côté de la Monténégrine basanée, à l'œil noir, vif comme un charbon ardent, être insensible et dur, masculin dans son allure, animal dans son geste, endurci à la fatigue, sorte de portefaix hommasse, que de types gracieux, délicats et flexibles ! que de physionomies douces, un peu tristes, alanguies, au teint pâle des Orientales si séduisant, teint rose-thé auquel les grands yeux noirs voilés par des cils épais et abrités sous d'épais sourcils donnent un charme incomparable ! Que de beautés majestueuses, grandioses, aux traits épiques, comme ces Cérés aux gestes amples et larges qui se devinent encore aux fresques effacées des murs antiques de Pompéi ! Il faut avoir vu les cartons d'aquarelles faites sur nature par M. Valerio—devenus la propriété de l'Etat et classés à l'école des Beaux-Arts, pour se faire une idée de la beauté des types qu'on peut rencontrer là.

DE LA GROSSEUR DE LA TÊTE.—On lit dans la *Science pour tous*, publiée à Paris :

« On sait que Gall a établi un système tout spécial sur les rapports qui peuvent exister entre les conformations différentes des têtes humaines et les facultés intellectuelles.

« Plus récemment, le Dr. Delaunay s'est livré à une série de rapprochements sur la forme et les dimensions de la tête eu égard aux professions exercées et aux positions sociales.

« En général, dit-il, les têtes les plus grosses appartiennent aux individus qui se livrent à des travaux intellectuels. Mais il importe de distinguer entre ces travaux. C'est ainsi que les membres de l'Académie des sciences ont la tête plus grosse que leurs collègues des autres sections de l'Institut.

« D'après mes recherches, les polytechniciens ont la tête plus grosse que les saint-cyriens. De même, les élèves de l'École normale ont la tête incomparablement plus développée que les élèves de Saint-Sulpice. En effet, les premiers ont pour entrée (c'est le mot technique) 5 points $\frac{1}{2}$ et $6\frac{1}{2}$ représentant 58,59 et 60 centimètres de tour de tête, tandis que les seconds ont 4, $4\frac{1}{2}$ et $5\frac{1}{2}$, ou 55 à 58 centimètres de tour de tête. Les normaliens ont donc en moyenne 2 centimètres $\frac{1}{2}$ de plus de tour de tête que les sulpiciens.

« Mais il y a plus, l'entrée des chapeaux à haute forme fabriqués à Paris est de 4 points $\frac{1}{2}$ (56 cent.) à $5\frac{1}{2}$ (58 cent.), soit en moyenne 5 points (57 cent.).

« Cette moyenne est supérieure de $\frac{1}{2}$ de point à la moyenne de Saint-Sulpice, ce qui prouve que les sulpiciens ont la tête plus petite non-seulement que les normaliens, mais encore que tout le monde en général.

« D'ailleurs, cette petitesse de la tête est générale parmi les religieux, puisque les chapeliers du quartier Saint-Sulpice et du faubourg Saint-Germain m'ont assuré qu'ils ne coiffaient que des têtes « fines. »

« Si l'on considère le volume de la tête dans les diverses professions, on voit que les gens exerçant des professions libérales ont la tête plus grosse que ceux qui exercent des professions manuelles. Tous les chapeliers savent qu'en général les plus petites têtes appartiennent aux manœuvres et aux ouvriers bouchers, maçons, etc. Les maçons ont la tête si peu développée qu'on dit en parlant d'un individu à petite tête : « Il a une tête de maçon. » Dans les quartiers ouvriers, les chapeliers ne coiffent que des petites têtes. Dans le quartier Mouffetard, par exemple, les coiffures que les chapeliers ont en magasin ont 2 points 12 (52 cent.), et 3 points (53 cent.). Un ouvrier qui a une grosse tête ne trouve pas dans ce quartier de chapeau à sa tête, et est obligé de s'en commander un. Les casquettes de 35 sous qui sont destinées aux ouvriers ont, en général, l'entrée plus petite que les casquettes de 5 francs destinées aux bureaucrates, aux négociants, etc.

« Dans le quartier Saint-Sulpice, les têtes sont très-petites, comme nous l'avons vu. Dans le faubourg Montmartre, l'entrée des chapeaux est de 4 points $\frac{1}{2}$ (56 cent.), à $5\frac{1}{2}$ (58 cent.), ce qui prouve que les têtes sont plus grosses dans ce quartier que dans les quartiers ouvriers et dans le noble faubourg. Le quartier où sont les grosses têtes est le quartier des écoles. En effet, les coiffures qu'on trouve chez les chapeliers de ce quartier ont, en moyenne, 5 points $\frac{1}{2}$ (58 cent.), à $6\frac{1}{2}$ (60 cent.).

« La tête se développe par l'exercice des facultés intellectuelles. « Chez les paysans qui viennent habiter la ville, la tête grossit. » Les officiers ont la tête plus grosse que les soldats. D'après des recherches faites par M. Broca, à l'hôpital de Bicêtre, les internes ont la tête plus volumineuse que les infirmiers. M. Larassagne, professeur agrégé au Val-de-Grâce, ayant mesuré à l'aide d'un conformateur les têtes de deux cents docteurs en médecine, élève du Val-de-Grâce, et de deux cents soldats, a trouvé que ces derniers avaient la tête plus petite que les premiers. »

On lit dans l'*Univers*, à propos des épouvantables orages qui sont venus, à plusieurs reprises, interrompre les opérations militaires de Mouktar Pacha :

« En Europe, on n'a aucune idée de ces ouragans. Les nôtres ne sont rien en comparaison de ceux qui éclatent en Asie aux mois de juillet et d'août ! L'orage est annoncé plusieurs heures d'avance par un vent qui déracine les arbres ; puis la grêle tombe avec une véritable fureur ; il y a des grêlons qui ont la grosseur d'un œuf et même d'une pomme. Cette grêle dure quelquefois une heure et même deux ; après la grêle, des torrents de pluie tombent sur la terre. L'eau pénètre partout ; on peut s'imaginer ce que ce doit être pour le soldat qui campe en plein air depuis le mois de juillet ; ces orages se reproduisent presque tous les deux ou trois jours. On peut être heureux qu'il n'y ait pas plus de maladies qui sévissent parmi les soldats. »

Jean de Paris raconte les exploits d'un vieux soldat d'Afrique qui est une célébrité dans l'armée et qui vient de mourir à Paris.

Il se nommait Mouton, et avait été surnommé Papa Yvon et Pierre la Chique.

On devinera facilement pourquoi ce dernier surnom lui avait été donné.

Quant au premier, l'explication en est aussi fort simple. Mouton se trouvait à côté du maréchal de Mac-Mahon à Malakoff, et ses traits ont été reproduits par le peintre Yvon dans son célèbre tableau.

Il était on ne peut plus fier de cette particularité, et rien ne le flattait plus que de s'entendre dire :

—Tiens, voilà M. Mouton qui était à Malakoff. —Oui, monsieur, oui, répondait vivement le brave homme, je suis le « père Mouton, » et ma figure a été faite par M. Yvon.

Dans les derniers temps de sa vie, il ne manquait jamais de se rendre tous les jours au musée, où il restait en contemplation devant son tableau.

Si des étrangers s'approchaient, il leur expli-

quait la bataille avec un grand luxe de détails, et terminait en disant avec orgueil :

—J'y étais ; tenez, me voici, là, à côté du maréchal ; je suis le père Mouton.

Il y a quelque temps, en faisant son pèlerinage habituel, il se sentit pris d'une soudaine faiblesse, et l'on fut obligé de le ramener chez lui ; il perdit connaissance peu de temps après son arrivée. Il avait eu juste le temps de demander à être enterré avec ses décorations et son vieux costume de zouave ; il est mort après une agonie de près de trente-six heures.

Le parlement fédéral est convoqué pour la dépêche des affaires pour le 7 février.

Le Conseil de l'Université-Laval a conféré le degré de Docteur ès-lettres au Rév. M. Bernard O'Reilly, l'un des rédacteurs du *Catholic Review*, de New-York.

L'UNIVERSITÉ LAVAL À MONTRÉAL

L'installation de la succursale de l'Université Laval à Montréal s'est faite dimanche, dans la chapelle du grand séminaire de Saint-Sulpice, rue Sherbrooke, au milieu de cérémonies grandioses. La messe a été célébrée par Sa Grandeur Mgr. Fabre, évêque de Montréal. On remarquait dans le chœur Son Excellence Mgr. Conroy, occupant un siège d'honneur du côté de l'Épître ; Mgr. Taschereau, archevêque de Québec ; Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke ; Mgr. Duhamel, évêque d'Ottawa ; Mgr. Langevin, évêque de Rimouski ; Mgr. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe ; Mgr. Lafèche, évêque des Trois-Rivières ; les chanoines Lamarche et Plamondon ; le Rév. M. Bayle, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice ; M. de Lavigne, directeur du Collège de Montréal ; le Rév. Père Lory, S.J., M. l'abbé L. H. Paquet, les professeurs de théologie du Grand Séminaire, et environ cent cinquante prêtres et ecclésiastiques. Les professeurs des facultés de Droit et de Médecine occupaient des sièges qui leur avaient été réservés en face du chœur. On remarquait parmi eux : M. C. S. Cherrier, C.R., l'hon. juge Monck, l'hon. M. Chauveau ; MM. L. A. Jetté, M.P., J. A. Ouimet, les Drs. Monroe, Coderre, D'Orsemens, Trudel, Pelletier, Rottot, Brousseau, Lachapelle, Lamarche et Beaudry. La faculté de médecine était en outre représentée par MM. les Drs. Beaubien, Hingston, Desjardins et J. C. Prévost.

Le sermon de circonstance a été fait par Son Excellence le Délégué Apostolique, qui a su tirer de la célébration du jour (l'Épiphanie) des considérations aussi éloquentes que profondes, et bien appropriées au sujet qu'il traitait, savoir : l'établissement à Montréal d'une succursale de l'Université catholique qui fait la gloire de Québec.

A la fin de la messe il fut donné lecture d'un document pontifical accordant à Sa Grandeur Mgr. de Montréal le privilège de donner la bénédiction papale trois fois par année, aux plus grandes fêtes religieuses, et d'accorder toutes les indulgences attachées à cette bénédiction.

Après la messe, les assistants furent invités à passer dans le réfectoire du Séminaire où ils firent honneur à un magnifique dîner présidé par Mgr. Conroy.

En se levant de table, les convives se rendirent dans une vaste salle où le Rév. M. Bayle, au nom du Séminaire de Montréal, et M. C. S. Cherrier, au nom de la faculté de Droit, présentèrent à Mgr. Conroy des adresses de circonstance. Mgr. Conroy répondit par une improvisation chaleureuse et humoristique qui souleva les applaudissements réitérés de l'assistance. Mgr. Fabre témoigna en quelques paroles aussi éloquentes que le sentiment qui les inspirait était beau, tout le contentement qu'il éprouvait de voir enfin réglée à la satisfaction de tous la question longtemps débattue de la création de l'enseignement universitaire catholique dans notre ville ; et l'assemblée se dispersa charmée de la généreuse hospitalité des MM. de St. Sulpice et du spectacle imposant qu'elle avait eu sous les yeux pendant toute la durée des cérémonies.—*Le National*.

LES FEMMES

Les femmes aimeront toujours beaucoup mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, qu'elles ne consentent à ce qu'on n'en parle point.

Jamais femme ne vous traitera plus cavalièrement que celle qui vous croira trop amoureux pour la quitter ; sa vertu, moins que son orgueil, la rend intraitable.

Les hommes ne manquent guère qu'aux femmes qui le veulent bien. Qu'on examine toutes celles qui se plaignent qu'on leur a manqué : leur étourderie, leur imprudence, aurent tout occasionné ; elles voulaient qu'on leur manquât.

Chez les femmes, l'amitié finit où la rivalité commence : on entend ici la rivalité des charmes seulement, ce serait trop d'y joindre celle du sentiment.

La beauté, les talents et les grâces peuvent bien inspirer des désirs ; mais la vertu seule a

droit à l'estime ; seule elle peut faire naître ce sentiment, cet intérêt tendre, qui ne craint ni la satiété des plaisirs, ni l'ennui de l'habitude, ni les caprices de l'inconstance.

Un être de raison, c'est une femme aimable sans coquetterie, vertueuse sans méchanceté, exacte sans pruderie, sans fausseté, sans vanité, sans jalousie.

POUR RIRE

Echos de l'Assemblée :
Le président enlève la perruque de l'orateur qui pérorait au-dessous de lui.

« Retirez ce que vous venez de dire, et je vous rends votre perruque. »

Enfin, deux députés sont assis par terre sous la table du président.

« Le président retirera les plus turbulents de leurs bancs et les mettra sous la table. »

Quelques Cham politiques inspirés par les derniers événements :

Madame à Monsieur :
—Mais, mon ami, nous ne pouvons pas nviter à dîner ensemble un député et un sénateur, ils se mangeraient !

—Au fait, ça pourrait nous y promener un plat.

A Versailles, entre députés, un jour d'orage :
—Quelle tempête !... quelle pluie !...
—Il fait un temps à ne pas mettre un cabinet dehors.

A la chambre des députés, pendant une séance orageuse, un orateur est à la tribune depuis trois heures :

—Messieurs ! Le temps de changer de gilet de flanelle, et je reprends mon discours.

Cham, préoccupé à juste titre des allures tapageuses de nos assemblées délibérantes, cherche volontiers le dimanche un surcroît de mesures disciplinaires, dont le *Charivari* a le premier la confiance.

Hier, il en a imaginé trois qui ont leur prix.

Il nous montre l'orateur tenu en laisse par le président ; au-dessous cette légende : « L'orateur aura un collier de force avec pointe en acier dedans. Le président n'aura qu'à tirer dessus pour arrêter le discours. »

A la police correctionnelle.
On amène un horrible vieillard affreusement dépenaillé, et qui a été pris en flagrant délit d'indécatesse.

LE PRÉSENT.—Quelle est votre profession ?
LE PRÉVENU (d'une voix terriblement enrouée).—Tenor, mon président.

—On portait dernièrement au cimetière, dans une ville d'Italie, la dépouille mortelle d'une belle jeune fille, morte poitrine à 23 ans. Elle s'appelait Clarice M..., et elle avait été ravie à l'amour de ses parents et de son fiancé qui l'adorait. La bière était descendue dans la fosse ; tout à coup, le fiancé s'ouvre un passage à travers la foule et veut se jeter dans la fosse avec celle qu'il avait perdue. On eut de la peine à le retenir. Le pauvre garçon a été transporté chez lui en proie au délire.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atalier : 547, rue Craig.

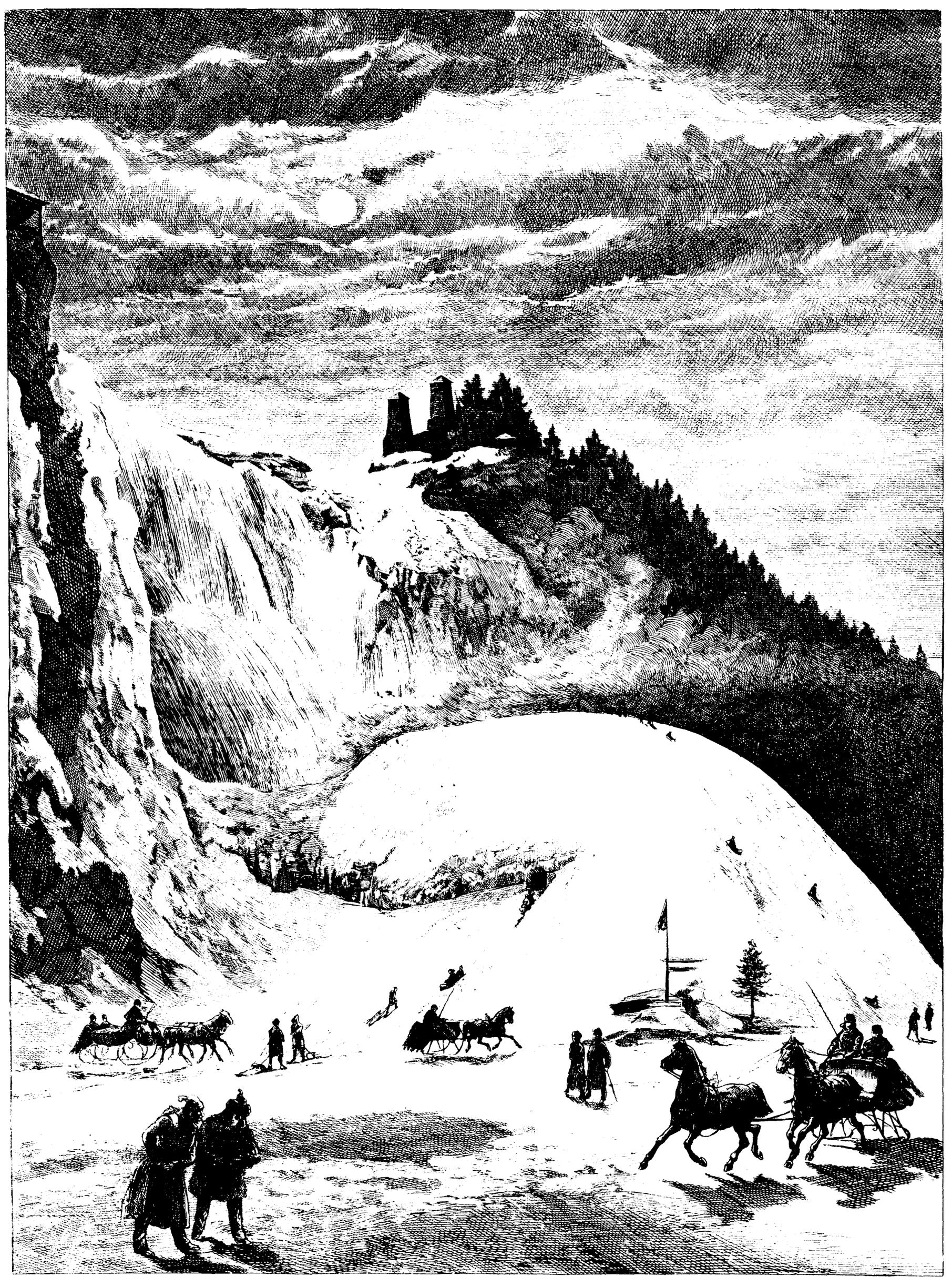
AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poumons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

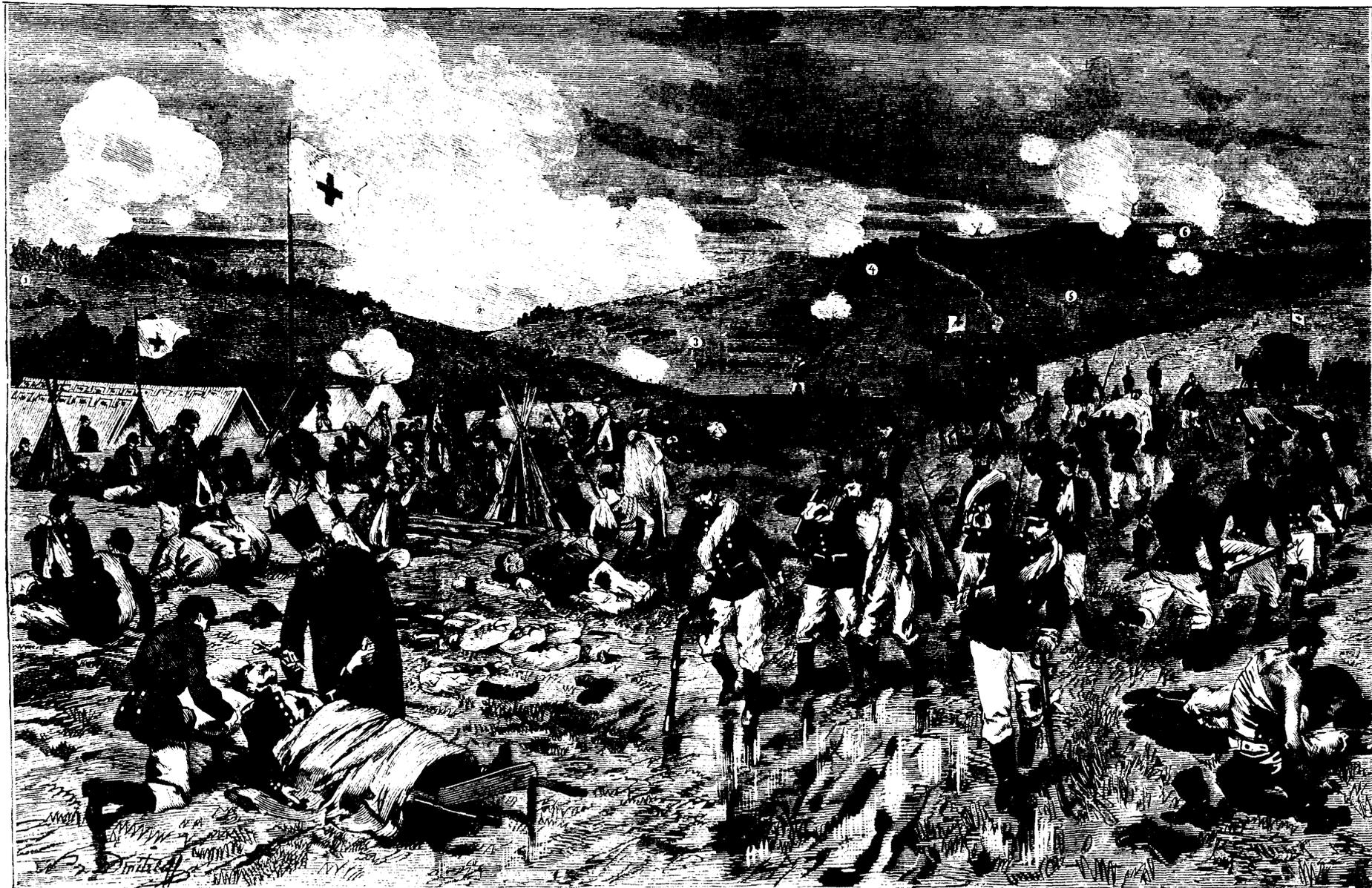
Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERAR, 126 Powers' Block, Rochester, New-York.



LA CHUTE DE MONTMORENCY, EN HIVER



LA GUERRE D'ORIENT—SHUMLA



1. BATTERIES TURQUES 2. CHAMP DE BATAILLE 3. RÉSERVE 4. BATTERIES RUSSES 5. LA 31ÈME DIVISION 6. BATTERIES RUSSES

AMBULANCE DEVANT PLEVNA

LES SAISONS

Au doux soleil de Mai naissent les primevères ;
Les champs pleins de parfums se couvrent de gazons,
Et l'oiseau déserteur de nos climats sévères
Arrive par essais des lointains horizons.
Ainsi, dès le printemps de la verte jeunesse,
Dans tous les cœurs fleurit la joie au teint vermeil,
L'essaim des doux espoirs bourdonne avec ivresse,
Et l'amour luit comme un soleil.

Au chaud soleil d'Août tombent les blondes gerbes.
La fougère se fane aux pieds du moissonneur ;
L'air est lourd, et l'on voit se cacher dans les herbes
Le lézard paresseux, le merle raisonneur.
A l'été de la vie, il faut que l'on moissonne
De blonds espoirs mûris qu'on laisse sans pitié ;
Déjà l'amour se fane et le cœur ne frissonne
Qu'aux douces voix de l'amitié !

Sous le ciel gris d'Octobre on voit l'épais brouage
Secouer à regret son feuillage jauni.
Sous les vents factieux qui soufflent avec rage,
Le fruit tombe de l'arbre et la plume du nid.
Ainsi quand l'homme arrive à sa saison d'automne,
Il sonde en vain son cœur ; ses espoirs sont fêtrés,
Et de l'hiver qui vient la bise monotone
Ne souffle que sur des débris.

Sous le ciel de Décembre on voit l'orme qui plie
Sous la neige tombée en flocons miroitants,
Et sous son froid lincoln la plaine ensevelie
Vainement se dérobe aux baisers des autans.
Ainsi l'homme qui touche au terme de sa course
En vain veut se raidir sous le poids lourd des ans...
Heureux encor si Dieu lui dérobe la source
Où sont les souvenirs cuisants !

La nature du moins revient à sa jeunesse,
Et reprend ses oiseaux, ses chants et ses gazons.
Tandis que l'homme, hélas ! courant vers la vieillesse,
Ne passe qu'une fois par ses quatre saisons.
Le gazon se refait, la fleur se renouvelle,
La brise chante encor dans le valon ohéi...
La jeunesse qui fuit malgré qu'on la rappelle,
Jamais deux fois ne refleurit !

Encor, sont-ils nombreux ceux tombés sur la route,
Au temps des rêves d'or et des écolosions,
Ne laissant pas le temps à l'épine du doute
D'attaquer leurs espoirs et leurs illusions !
Combien n'ont pu se rendre à l'époque où la rose
Jette son vif éclat dans un ciel parfumé,
Et se sont vu, vieillissans en savoir la cause,
Emportés par le vent de Mai !

SAINT-JULIEN.

UNE

FILLE LAIDE

XVIII

(Suite.)

Elle eut la déconvenue de recevoir de Maxime cette simple réponse :

— « Merci, ma bonne sœur, je n'ai pas le cœur à la joie : ne m'attendez pas pour vous accompagner au Lison. »

— Alors, pensa lady Margaret avec dépit, il faudra qu'au lieu de lire dans ses grands yeux calmes, je lui écrive naïvement que notre belle Paula est sur une corde raide, n'ayant plus aujourd'hui les cent mille francs de l'a bête, mais pouvant avoir demain davantage, si sa sœur est aussi généreuse que laide. »

Au fond, tout au fond de son cœur, l'aimable Anglaise espérait bien qu'Etienne aurait, en cette circonstance critique, encore plus de largesse que de laideur.

Et qui sait si Paula n'y comptait pas aussi ? Etienne, d'ailleurs, n'avait pas dit un mot. Les formalités légales servaient admirablement sa réserve.

Trop profondément dévouée pour être bonne observatrice, elle avait jusqu'alors vécu près de Paula sans l'étudier. Depuis quelque temps, elle marchait de désillusions en désillusions sur ce caractère attrayant à la surface, égoïste et frivole en réalité.

Prête à s'engager dans la voie nouvelle que lui ouvrait la libéralité de sa bienfaitrice, Etienne regardait, observait et se taisait.

Etienne mit un empressement tout cordial à se rendre à l'invitation de Mme de Saint-Ebre, laquelle, de son côté, poussa l'amabilité jusqu'à prier Aubin Vial d'accompagner ses jeunes amies.

C'était une dérogation aux habitudes aristocratiques de lady Margaret, qui, si bonne qu'elle fût, devait à son éducation une certaine morgue nationale.

Jusqu'alors, ne voulant pas traiter Aubin en serviteur, par égard pour les orphelines, elle avait pris le parti de paraître ignorer son existence.

Cette subtilité, indigne de son intelligente amitié, froissait Etienne et déplaisait même à Paula.

Celle-ci, dans sa personnalité ordinaire, n'en témoignait rien ; mais l'aînée des orphelines ne reniait pas leur compagnon d'enfance.

— « C'est un frère pour nous, » dit-elle un jour avec intention.

Lady Margaret avait accordé au jeune homme une attention moins dédaigneuse. Bientôt la saveur particulière de ses articles dans la *Vigie Salinoise* lui valut quelques éloges de la grande dame. L'histoire de son dévouement à la marquise — dévouement dont était née la gloire littéraire de M. Alphonse de Momprin — circulait à petit bruit et triompha des dernières hauteurs de la jeune Anglaise.

Elle consentit sans plus de transition à le considérer comme un homme du monde. L'enfant-trouvé, toujours modeste, répondit à ses avances honorables avec autant de réserve que de gratitude.

S'il en fut heureux, c'est que les invitations de l'hôtel Saint-Ebre le rapprochaient, par fugitifs instants, de l'oubliée Paula. Et c'était une joie dont il n'avait point la force de sevrer son cœur imprudent.

Il prit donc place dans la calèche qui emportait au Lison M. Charles et sa femme, Etienne et sa sœur.

Quand la voiture prit la route de Saizenay, un cavalier qui rentrait en ville le salua du chapeau, du geste, du regard, du sourire, de toute la personne, avec une furieuse envie de ne pas s'en tenir au salut.

Ce cavalier n'était rien moins que le nouveau député, qui ne pouvait se décider à quitter Salins avant d'avoir reçu du tuteur de Paula la réponse sollicitée.

Il n'avait pas été le dernier à apprendre la révolution testamentaire de Brébion, et, quoi qu'il en pensait peut-être, il mettait un point d'honneur à paraître plus fervent que jamais dans sa recherche.

S'il avait osé galoper derrière la voiture !... Si M. Charles avait fait le plus léger signe !... Si Mme de Saint-Ebre avait témoigné la moindre bonne volonté !... Si seulement Paula avait consenti à remarquer sa respectueuse inclination !...

Mais rien ; dans la calèche on causait familièrement, tandis qu'il restait sur son cheval, immobile et comme incrusté le long de la route... « Il va tout au Lison, pensa-t-il ; et ils mènent ce petit rédacteur de la *Vigie Salinoise* qui va leur conter ses hauts faits à propos de mon livre. Ah ! ils vont au Lison !... Eh bien, moi, puis-je qu'il en est ainsi, je vais à la *Baume des Sarrasins*. »

Il piqua sa monture et la maintint en arrière, à très-convenable distance de la calèche durant la longue montée et jusqu'à l'entrée de la délicieuse vallée de Nans, qu'arrose et fertilise la plus belle eau des montagnes.

Le ruisseau porte le nom poétique de *Lison*, se cache pour repaître, disparaît et revient, jouant en quelque sorte sous les arcades de verdure, entre les arbres penchés et les rives souriantes.

Les feuilles étaient jaunies pourtant, les déclinivités brunes n'avaient plus leur juvénile aspect. Cette nature était encore belle parce qu'elle était sortie toute simple et toute grande des mains du Créateur, et qu'elle allait se dépouiller de ses dernières parures, sous l'œil de Dieu, sans avoir dû ni un ornement, ni une grâce à la main humaine.

La source, qui sort en cascade d'un mystérieux rocher, appelait la petite caravane par son imposant retentissement.

Elle s'échappait, bondissante, lumineuse, superbe, à trois cents mètres de hauteur, devant les yeux émerveillés des jeunes filles.

La vue des montagnes dans un grandiose éloignement élevait, depuis l'enfance, l'âme contemplative d'Etienne.

Les beautés sévères, les détails splendides encore ignorés qui lui étaient révélés brusquement, la jetèrent dans un enthousiasme naïf.

— « Que c'est beau ! murmura-t-elle en montrant de la main les couleurs de l'arc-en-ciel qu'un rayon du pâle soleil automnal faisait scintiller dans les flots brisés de la cascade. — Cela ferait comprendre Dieu ! » répondit simplement Aubin.

Quand elle se retourna pour partager avec Paula l'émotion de cette contemplation saisissante, la frivole enfant courait déjà vers le moulin de Fons-Lison, avec lady Margaret, pour commander un déjeuner rustique où les truites du ruisseau devaient servir de plat fondamental.

— « Voulez-vous monter à la grotte ? demanda M. Charles, que ce spectacle, si beau qu'il soit, n'impressionnait plus que légèrement. — Certes ! répondit Etienne en s'élançant déjà sur un sentier qui mord le rocher et surplombe le moulin. — Il faut vous couvrir, il fait très-frais là-haut. — Ah !... j'ai laissé mon châle dans la calèche. — Attendez, je cours vous le chercher, » dit Aubin.

Il sauta trois roches, entra dans le grenier du moulin, en ressortit beaucoup plus bas et disparut dans la cour où la voiture devait avoir pénétré par le grand chemin.

Etienne avait promis d'attendre, mais le moyen ?... le sentier était si engageant, la mousse si douce, les lianes si rougeoyantes et les feuilles tombées avaient un mélancolique bruissement !

Elle montait toujours et M. de Saint-Ebre la suivait à quelques pas, consultant sa montre et se demandant si la meunière de Fons-Lison serait bien lente à cuisiner les truites.

La grotte avait sa nappe d'eau limpide, ces infiltrations murmurantes, ses assises solides, ses voussures naturelles, ses plantes moussues qui cherchent l'ombre, et sa fraîcheur aussi dangereuse qu'attrayante, arracha de nouveaux cris d'admiration à Mlle de Béringes.

— « Ah ! ça, ils ne viennent pas ! grommelait M. Charles en sondant les flancs des rochers où ne se montraient ni sa femme, ni Paula, ni Aubin. — Celui-ci paraissait même avoir totalement oublié le châle d'Etienne. — Mademoiselle Etienne, vous gagnerez un rhumatisme pour vos vieux jours, dit-il en élevant sa bonne grosse voix qui résonna dans la grotte. — Bah !... je vais faire de la gymnastique pour le conjurer, répondit gaiement Etienne. — Brrrrrrou !... Il fait une humidité terrible dans ce joli coin de rochers. Et Margaret qui ne monte pas ! »

Il fit quelques pas avec impatience à l'entrée de la grotte, appela sa compagne, déclara que lady Margaret, qu'il savait grommelant, devait être en train de manger les truites à elle seule, ce qu'il ne saurait souffrir, et qu'il fallait redescendre au moulin.

— « Sans avoir vu le *Creux-Billard* ! se récria la jeune fille. — Y tenez-vous beaucoup ? — Mais, monsieur, c'est vous-même qui m'en avez dit des merveilles. — C'est juste. Je suis un très-maussade cice-ronne. Pardonnez-moi ; ce sont ces maudites truites !... Il est près d'une heure : jamais déjeuner champêtre ne fut plus désiré. — Alors, vite au *Creux-Billard*, afin de rendre notre formidable appétit tout à fait colossal. — Elle s'avança leste et riante, sur la rampe escarpée qui conduisit à des berceaux naturels que leurs dernières feuilles rouges abandonnaient en tournoyant. — Il fallait descendre ensuite vers un véritable abîme, étroit et sombre, une sorte de puits d'où l'on n'entrevoit plus qu'un lambeau du ciel. — D'une grande hauteur, en un jet lourd et lugubre, y tombe un torrent. Au milieu se dressent deux blocs de pierre que les oiseaux de proie choisissent pour piédestal. — Au-dessus, règne une sorte de galerie dont les chèvres des environs broutent toute l'année les lianes tombantes. Un berger y chantait un refrain montagnard, sur un rythme mélancolique. — Etienne s'arrêta au seuil de cet entonnoir gigantesque dont l'étrangeté devait captiver sa rêveuse imagination. — Ce n'était pourtant pas la sauvagerie de ce site qui la pétrifiait au point d'arrêter sur ses lèvres l'explosion de la surprise et de mettre la pâleur à ses joues. — C'était la vue d'un promeneur, appuyé à l'un des blocs de pierre, et qui saluait son apparition d'un sourire. — Maxime de Saint-Ebre au *Creux-Billard* !... Il regardait, de son oeil paisible et profond, sans faire un mouvement vers elle, comme s'il eût craint d'effaroucher la douce vision. — Et ses prunelles bleues, à elle, semblaient s'agrandir, s'émouvoir et palper sous ce regard. — Elle fit un pas en arrière, comme effrayée de son trouble. — Seulement alors, il se détacha du rocher et la saluant avec un affectueux reproche : — « Mademoiselle, aurais-je la mauvaise chance de vous faire peur ? — Mais, monsieur... votre présence inattendue... »

Il sourit encore et montrant le gouffre : — «... Dans ce site désolé... — Oh ! je préfère cette nature sauvage au point de vue le plus riant. Vous savez que la solitude de Brébion ne m'a point gâtée. — Tout le monde, pourtant, entre ici le cœur serré. »

Elle eut un involontaire rayon sur le visage. — « J'y respire à l'aise, » fit-elle avec explosion. — La pauvre enfant n'avait point osé dire « avec joie », mais combien, tout à coup, elle le sentait. — « Me voici bien compromise, reprit Maxime avec une pointe de gaieté. Ma réputation d'homme grave est fort entamée par le fait de ce coup de tête. — Vraiment ? fit Etienne. — Que va dire lady Margaret à qui j'ai écrit hier : « Je ne viendrai pas, » lorsqu'elle va découvrir que je suis venu ? — Au fait, pourquoi, diable ! es-tu venu ? » interrogea la grosse voix de M. Charles.

Il était descendu tranquillement dans le *Creux-Billard* de son pas ordinaire, et s'était approché des deux causeurs sans en être entendu ; tant ils concentraient d'intérêt sur eux-mêmes.

— « Ah ! oui... c'est difficile à expliquer, commença l'officier, car je ne suis ni jolie femme, ni fantasque. — Ne serais-tu pas simplement un garçon d'esprit, qui a pris regret de son refus en flairant le plat de truites du Lison que Margaret nous destine ? — Pour un plat de truites ! sourit Etienne en feignant l'indignation. — Ah ! que vous savez bien le contraire ! répondit Maxime plus vivement qu'il ne le fallait pour une telle accusation. — Je crois plutôt à la louange de la sobriété, dit le frère aîné, que tu ne songeais pas aux truites, mais que tu te hâtas de venir adresser tes compliments à Mlle Etienne. — Mes compliments !... quels compliments ? — Comment, tu ne sais pas encore ? Margaret ne t'a donc pas écrit ?... — Rien. — Elle aura voulu te surprendre. — Quoi donc, enfin ? — Que Mlle Etienne, par suite de la découverte d'un second testament, est légataire universelle de la marquise de Brébion. — Mademoiselle hérite ?... — De huit cent mille francs. »

Maxime porta la main à son front comme s'il y recevait une commotion violente. — « Trop tard ! » murmura-t-il. — Quand il retira sa main toute moite d'une sueur subite, Etienne remarqua l'altération profonde de ses traits.

Il s'inclina pour la féliciter ; mais de ses lèvres blêmes ne tomba qu'un balbutiement confus. — M. Charles n'avait rien vu de cela. Remonté sur l'escarpement du gouffre, il appelait sa femme et Paula, dont on distinguait les voix, pour les guider dans leur descente. — « Arrivez donc !... Il est bien temps ! à quelle heure déjeunerons-nous !... Que pouviez-vous bien faire là-bas ? disait-il avec humeur. — Nous regardions pêcher les truites, » répondit Paula en sautant la première dans l'entonnoir. — Aubin la suivait, les bras ballants, ne portant pas le moindre châle : tandis que la jolie

blonde, bien emmitouffée dans le sien, bravait hardiment la fraîcheur de cette excursion.

Lady Margaret venait un peu plus loin, d'un pas dolent, comme une personne charmée d'avoir causé un plaisir à ses hôtes, et qui trouve, cependant, à part elle, que c'est peut-être en avoir fait assez.

Elle poussa des cris d'oiseau surpris en reconnaissant Maxime. Fort heureusement, du reste, pour le commandant de dragons, elle prit la chose en couleur de rose, le remercia de ce soudain caprice, s'en attribua tout l'honneur, le déclara le plus aimable des beaux-frères, et s'empara de son bras pour retourner au moulin.

Il résulta de cette bienveillante attitude que tout le monde parut enchanté d'une fugue inattendue, dont son auteur seul conserva quelque embarras.

En marchant processionnellement le long de l'étroit sentier, Aubin remarqua les frères épaulés grelottants d'Etienne.

Il éprouva le plus sincère remords de sa vie. Ce n'était que trop vrai. Sur son chemin s'était rencontrée la coquette, l'insensible, la frivole Paula, et son seul aspect avait fait envoler comme un soufflé tout ce qui n'était pas elle.

— « Pardonnez-moi, Etienne, dit-il à une tristesse véritable, j'ai oublié... je suis sans excuses... — Est-ce que j'ai froid ? » répondit-elle avec un coup d'œil joyeux.

Le déjeuner était servi dans la salle basse du moulin ; une bonne vieille salle aux poutres noircies par les flammes incessantes de toutes les fritures qui s'y confectionnent pour les visiteurs.

Le jeu des mâchoires supprima totalement celui des intelligences pendant les premiers instants de ce repas tardif.

Au moins, en fut-il ainsi pour M. de Saint-Ebre, pour lady Margaret et pour Paula.

Aubin avait l'apparence d'un homme qui mange en dormant.

Maxime paraissait accomplir un devoir, tant il apportait de sérieux dans ses fonctions gastronomiques.

Quant à Etienne, on l'eût singulièrement étonnée en lui apprenant qu'elle venait de goûter à ces délicates truites du Lison dont M. Charles faisait tant de cas.

Nous devons mentionner, du reste, qu'elles étaient merveilleuses.

Après le déjeuner, qui fut long, toute la société s'égrèna dans la prairie qui fait au moulin une verdoyante ceinture.

Les splendeurs de ces montagnes, dorées d'un soleil affaibli, n'écrasaient plus de leur aspect les promeneurs satisfaits.

C'étaient maintenant de capricieux petits chemins ourlés par le ruisseau, traversés par un filet gazouillant, ombragés par les dernières ramures d'un saule pleureur ou d'un tremble argenté.

Oh ! la belle journée !... et qu'il faisait bon s'oublier dans ce site agreste.

On s'y oublia si bien, les hommes en poliçant suivant leur atroce coutume, les femmes en babillant suivant leur habitude invétérée, que, lorsque M. Charles rappela l'excursion de la *Baume des Sarrasins*, un peu de fatigue se manifesta dans la petite caravane.

On s'était grisé de belle eau, de bon air, de grands rochers ; on aspirait au repos.

En conscience, M. de Saint-Ebre crut devoir énumérer les beautés de la *Baume ou Grotte des Sarrasins*, ainsi surnommée parce qu'elle servit, dit-on, de refuge aux Sarrasins, lorsqu'ils furent chassés de France par Charles Martel.

Diverses contrées, d'ailleurs, et la Savoie entre autres, ont leur *Grotte des Sarrasins*.

— « Le dôme a cent mètres de hauteur, expliqua-t-il. — J'en suis bien aise, répliqua lady Margaret. — Les stalactites y sont curieuses, nombreuses, très-adorables. — Si nous regagnions la voiture ? — Les eaux profondes y dorment dans l'obscurité. — Eh bien ! nous y viendrons une nuit avec des torches pour les réveiller. »

Et, sur cette conclusion fantaisiste, les visiteurs remontèrent le ruisseau jusqu'au moulin pour y reprendre la calèche.

S'ils avaient pu se douter de ce qu'ils laissaient derrière eux !

Ils y laissaient M. de Momprin qui avait abandonné son cheval au village de Nans, et attendait depuis plusieurs heures à l'entrée de la *Baume*.

Comme il est rare, très-rare, qu'on vienne au Lison sans pousser jusque-là, le député pouvait légitimement espérer une rencontre qui n'aurait pas manqué d'un certain cachet romanesque.

N'étant point admis à l'hôtel Saint-Ebre, les occasions lui manquaient absolument de faire plus ample connaissance avec celle dont il avait sollicité la main, un peu à l'aveuglette, comme un homme dont le mariage doit parfaire la respectabilité.

De loin, il avait vu s'avancer la société riante. Il apercevait la fumée des cigares et distinguait les blondes boucles de Paula.

Un peu plus loin, et, sous l'arcade énorme de roches moussues, il pouvait à son tour faire aux orphelines les honneurs d'une merveille jurassienne.

Tout à coup, plus rien. Les boucles blondes s'éffacèrent, la fumée bleuâtre s'envola. Les longues robes tracèrent un sillon dans la prairie, et bientôt, le roulement d'une voiture résonna sur les cailloux.

Ils étaient partis laissant l'auteur infortuné de l'*Étude pittoresque sur la Franche-Comté* collé au roc, pittoiesque, et presque aussi désolé qu'une des hautes stalactites qui pleurent éternellement dans la *Baume des Sarrasins*.

XVIII

Aubin, depuis la mort de la marquise, s'était remis au travail avec une fébrile ardeur. Tout en rédigeant le journal local, ce qui n'était qu'une médiocre besogne, il avait achevé la *Légende de Brébion*, élargie, refondue, ciselée avec amour.

Ses aptitudes littéraires s'y développaient en cotoyant le côté historique dont il allait tenter de se faire une spécialité.

Durant plusieurs siècles, les Brébion avaient été tellement mêlés à l'histoire de France, que le mémorial de cette glorieuse famille était presque un mémorial de notre vieille monarchie.

Quand il montra le manuscrit à l'abbé, le modeste savant en pleura de joie. Etienne, rayonnante, écrivit à Me Trébois :

"J'ai besoin de la somme nécessaire pour faire éditer à Paris, immédiatement, un ouvrage historique, en un volume, avec cartes, plans et gravures. Veuillez, monsieur, l'envoyer à M. Aubin Vial, pour qu'il fasse le voyage de Paris."

Deux jours après la promenade du Lison, une somme de cinq mille francs tombait comme un oiseau magique dans le nid bizarre, suspendu à la *Tour matresse*, dont Aubin avait fait sa cellule.

Quoique, depuis le décès de la châtelaine, il eût fixé son domicile chez le libraire salinois, le jeune homme venait encore parfois se retremper dans ce réduit toujours cher.

"Qu'est-ce, qu'avez-vous ordonné, ma chère Etienne? demanda-t-il, en ouvrant le group d'où s'échappa une pluie d'or.

— Prenez, c'est une avance pour aller à Paris faire imprimer la *Légende*.

— A Paris!... m'éloigner!...

— Oui, pour rapporter les prémices d'un nom.

— Que rêvez-vous donc pour moi, bonne petite sœur?

— Le bonheur plus que la gloire, Aubin.

— Mais alors...

— L'un peut vous conduire à l'autre.

— Jamais, hélas!

— Homme de peu de foi!" dit-elle avec un de ces angéliques sourires dont elle reconfortait les cœurs attristés.

Simplement, il accepta ce qui lui était si affectueusement offert. Après une lutte très-courte avec la raison, il obéit à son aimable conseiller et partit pour Paris le soir même, laissant tout son cœur à Brébion, ou plutôt à l'hôtel de Saint-Ebre.

Paula n'en bougeait guère, en effet, attendant que sonnât l'heure de répondre par un refus à la demande de M. de Momprin.

Caprice ou coquetterie, insouciance ou cruauté, la belle Paula ne daigna pas s'expliquer avant le double départ d'Aubin pour Paris et de Maxime pour Poligny.

A l'un, elle ne voulait pas causer de joie; à l'autre, il lui plaisait de laisser quelqu'inquiétude.

Les âmes étroites ont de ces satisfactions égoïstes qu'elles s'accordent sans se préoccuper de la charité qu'elles blessent, ni de la religion qu'elles offensent. Le moi est sur un trône et l'encens fume. N'est-ce pas suffisant?

Cette décision de Paula, concise et sèche, apporta au nouvel honorable des émotions infiniment moins agréables que celles dont avait été couronnée sa laborieuse candidature.

La quinzaine avait été mouvementée.

Nous ne saurions affirmer, pourtant, qu'il en ressentit un chagrin profond, durable. Du moins, son dépit en fut-il assez vil pour flatter la croissante vanité de la jeune fille.

S'allier à la vraie noblesse avait fortement séduit son ambition de parvenir. Il lui fallait désormais chercher ailleurs l'épouse assez noble pour imposer, par l'exemple, l'adoption de sa fantaisie particulière, et suffisamment pour dorer son siège à l'Assemblée.

M. de Momprin éprouva surtout le regret de n'avoir pas sollicité la main d'Etienne au lieu de celle de Paula. Nul doute que la fille laide n'eût accepté avec empressement, ce qui lui eût donné tout d'abord le bénéfice moral du désintéressement, et, bientôt après, le bénéfice matériel d'une fortune superbe.

"Je suis un grand sot!" se dit-il avec une conviction bien méritoire. Si j'essayais!..."

Quelle que fût son audace habituelle, le malheureux éconduit n'osa pas tenter une volte-face aussi crue, et la pauvre Etienne ne reçut pas l'affront d'une demande immédiate.

Le jeune M. Eusèbe Trébois, qui portait haut le culte de la prudence, comptait les jours avec angoisse, écoutait les échos salinois avec terreur.

N'allait-il pas apprendre quelque jour que Mlle Etienne, subitement embellie, redressée, rendue désirable, avait accordé sa petite main maigriotte, si peu sollicitée jusque-là, à quelque prétendant privilégié?

Or, Eusèbe s'était promis, le soir même où, dans l'appartement de l'abbé Joumel, le second testament lui fut donné à lire, que cette proie splendide ne lui échapperait pas.

Et voyez comme l'instinct peut servir parfois un apprenti notaire. Lui, qui n'avait ni beaucoup de tact, ni grande délicatesse, il sentit que demander brusquement Etienne ne serait pas le moyen de l'obtenir.

Non qu'il comprit rien à cette âme tendre, facile à froisser; mais, parce qu'il lui paraissait plus sage de jouer la comédie sentimentale auprès d'une jeune fille laide qu'auprès d'une jolie figurine de Keepsake.

Quoiqu'en dise, les jolies figurines sont plus aveugles que les jeunes filles dont la Providence a orné l'âme, mais l'âme seulement.

C'est pourquoi le jeune homme trouva dans

cette même quinzaine une infinité de prétextes, tous excellents, tous indiscutables, pour venir à Brébion.

Le bon abbé Joumel s'émerveillait de sa complaisance, de son activité, de son zèle.

"Vous doublerez les affaires de l'étude paternelle en peu de temps!" lui disait-il avec une sincère admiration.

(La suite au prochain numéro.)

FAITS DIVERS

EXÉCUTION.—A midi et demi, hier, Van Dyke a été pendu dans la prison de Canton (New-York). Après la lecture du mandat d'exécution et la récitation des prières, le condamné a adressé les paroles suivantes aux spectateurs qui étaient devant l'échafaud :

"Je désire dire quelques mots à ces messieurs, à chacun et à tous, aux vieux et aux jeunes. Evitez la mauvaise compagnie et les liqueurs. Evitez la mauvaise compagnie parce qu'elle mène à quelque chose de pis. Puisse Dieu avoir pitié de ma chère âme! Je ne suis pas coupable, et je n'ai aucune frayeur de comparaître devant Dieu cette après-midi."

INCIDENTS DU JOUR DE L'AN.—Le 1er janvier, le vapeur *Longueil* a fait une excursion dans le bas du fleuve vis-à-vis les îles de Boucherville, et était de retour avant six heures de l'après-midi.

Pareille chose ne s'était jamais vue, dit-on.

On a distribué aux voyageurs une médaille sur laquelle on lisait ce qui suit : "En mémoire d'une excursion sur le Saint-Laurent.—Vapeur *Longueil*. Montréal, 1er Janvier 1878."

Sur le revers on lisait : "To celebrate an excursion on the St. Lawrence, 1st January, 1878."

—On nous écrit de Rimouski :

"Hier soir, Monseigneur Langevin a profité de la réunion d'un grand nombre de prêtres qui étaient venus lui présenter leurs respects à l'occasion de sa fête patronale, pour leur annoncer les noms des prêtres qu'il avait choisis pour être les chanoines de sa cathédrale. Ce sont :

M. le grand-vicaire Edmond Langevin, Prévôt du chapitre, et les Révérends Messieurs :

Ls. Desjardins, Archiprêtre, curé du Bic ;

J.-B. Blanchet, curé de Sainte-Luce ;

M. Bilodeau, curé de Saint-Anaclet ;

D. Vézina, curé des Trois-Pistoles ;

P. C. A. Winter, curé de l'Île-Verte ;

J. J. Auger, curé de Saint-Germain de Rimouski ;

0. Normandin, directeur du grand séminaire ;

F. E. Couture, Préfet des études ;

J. O. Simard, directeur du petit séminaire ;

M. C. A. Carbonneau, secrétaire de l'évêque."

UN MARI VIOLENT.—On lit dans le *Courrier des États-Unis* :

"Le mariage de Joseph Johnson avec Florence Benedict a été célébré par le Rév. Henry Ward Beecher, il y a un an au plus. Les deux époux appartiennent à des familles respectables et très-riches. M. Johnson, père du mari, est l'un des propriétaires de la ligne d'omnibus de la vingt-troisième rue et Seconde avenue. M. Benedict, père de la femme et beau-père du colonel Henry Beecher, est un négociant retiré et habite une maison somptueuse, No. 43 Monroe street, à Brooklyn Heights. Les nouveaux mariés furent installés par leurs parents dans une jolie résidence luxueusement meublée, au No. 233, vingt-deuxième rue ouest. Ils avaient la jeunesse, la fortune, la santé, de bonnes relations sociales; il semblait qu'aucune condition ne manquât pour assurer une union longtemps heureuse. Toutes ces perspectives de félicité conjugale ont été gâtées par le caractère du jeune époux qui, parait-il, a élevé "à l'américaine." Tout enfant, il avait à sa disposition autant d'argent qu'il en désirait, et il faisait, comme on dit, ses quatre volontés. Son père était de ceux qui subissent et exigent que leur entourage subisse tous les caprices des bambins, sous prétexte que la résistance à leurs plus extravagantes fantaisies risquerait de briser pour jamais leur fierté et leur force de caractère. Beaucoup d'enfants riches et même pauvres de New-York sont élevés dans ces idées.

Pendant près d'un an, Mme Florence Johnson a supporté les actes tyranniques, les emportements et les violences qui étaient le fruit naturel de l'éducation de son mari. Mais au commencement de la semaine passée, à bout de résignation et craignant pour sa sûreté personnelle, elle est allée avec son baby chercher un refuge dans la maison de son père, M. Benedict.

Avant-hier, Joseph Johnson est allé à Brooklyn Heights, a sonné à la maison No. 43 Monroe street, et a été introduit dans le salon, la famille étant à dîner. M. Benedict, informé que le visiteur était son gendre, s'est levé de table pour aller le rejoindre. Il l'a abordé affectueusement, lui a donné une poignée de mains, et faisant une allusion au désaccord avec sa femme, il a exprimé l'espoir que ce n'était qu'un petit malentendu; rien ne leur manquait pour vivre heureux ensemble; ils allaient sans doute reprendre l'existence commune. Le jeune homme, qui écoutait cette admonition paternelle avec des signes d'impatience nullement déguisés, a interrompu violemment en criant "au vieux" de se mêler de ses affaires. Il n'était pas venu pour entendre ses radotages, mais pour parler à sa femme, et il ne partirait pas sans l'avoir vue.

M. Benedict, habitué de longue date aux impertinences de son gendre, ne s'en est pas ému, et supposant que la vue de sa femme le calmerait, il est allé la prier de venir avec le baby. Dès qu'elle a paru, il lui a notifié qu'il était

venu pour chercher l'enfant et qu'il comptait l'emmener avec lui. La jeune mère ayant répondu qu'elle ne voulait pas se séparer du baby, l'irascible Joseph a bondi sur ses pieds, sorti un revolver de sa poche et rugit ces mots : "Je vais vous tuer!" Elle s'est sauvée, sachant qu'il en était capable. Il l'a poursuivie, et se penchant sur le palier de l'escalier qu'elle descendait précipitamment, il a fait feu. La balle, traversant l'épaule droite de Mme Johnson de haut en bas, est ressortie au-dessous du sein. Les sœurs de la blessée, accourues au bruit de la détonation, l'ont aidée à gagner une salle du rez-de-chaussée, où on l'a enfermée à clef pour la mettre à l'abri d'une nouvelle tentative de meurtre. Des policemen, appelés par les domestiques, ont désarmé le forcené, qui se débattait avec fureur et criait d'un ton indigné qu'il ne voulait pas qu'on lui prit son pistolet, attendu que c'était sa propriété. On le lui a pris quand même, et on l'a conduit à la station. C'est la première fois de sa vie qu'il a été contraint de faire un acte contraire à sa volonté, et il semblait confondu de l'audace des officiers de police. Du reste, il n'a pas manifesté l'ombre d'un regret. Les médecins croient que la blessure de Mme Johnson n'est pas dangereuse. M. Benedict a déposé une accusation de tentative de meurtre contre son gendre, qu'il considère comme incorrigible. Cependant, il n'a que 20 ans.

Le prisonnier a été amené hier devant le juge Walsh. Son attitude indifférente offrait un contraste frappant et peu à son avantage avec l'air abattu et désolé de son père, qui était parmi les assistants. En réponse à la demande du juge s'il avait quelque chose à dire, un avocat, M. Richardson, a déclaré qu'il préférait ne rien dire pour le moment. Il a aussi informé la cour que le général Tracey, retenu comme conseil par l'accusé, ne sera pas libre de cette semaine. En conséquence, l'interrogatoire de Joseph Johnson a été ajourné au jeudi 3 janvier."

—Un malheureux jeune homme, le peintre américain Leylan, est mort dernièrement à Paris, dans des circonstances bien dramatiques. Quelques journaux ont dit à tort qu'il s'était suicidé. Voici comment la mort est survenue.

M. Leylan travaillait dans son atelier du boulevard Clichy, à un tableau "une *Ribauda*," qu'il devait présenter au Salon de 1878. Vers neuf heures, il mit le modèle au repos. Ce modèle était une jeune fille de vingt-cinq ans, qui changea sa pose sur le signe du peintre, et se mit à regarder en l'air.

Pour se distraire, M. Leylan décrocha dans la panoplie qui orne son atelier, un joli revolver américain, à lui donné par ses parents, et avec lequel tous ceux qui l'on connu savent qu'il aimait à faire joujou.

—Tiens! cria-t-il en plaisantant à son modèle féminin, je vais tirer sur toi.

—Oh! non, cria la jeune fille effarée; j'ai trop peur. Vous allez me tuer.

—Mais il n'est pas chargé, petite folle. Tiens, regarde plutôt!

Et au même instant, le jeune Américain se tirait un coup de pistolet, qu'il croyait déchargé, dans le milieu du front: l'arme contenait sa cartouche et sa balle.

Il tomba raide mort.

Aussitôt arrivèrent ses amis et ses compatriotes. Le corps du pauvre jeune homme a été embaumé et transporté à New-York.

UNE LACHE ATTAQUE.—M. J. E. Tétu, agent d'immigration à Dufferin, en voyant la petite guerre sournoise que lui font certains correspondants de journaux, pensait bien qu'il avait des envieux convoitant sa position pour eux-mêmes ou quelqu'un de leurs amis, mais il s'aperçoit aujourd'hui qu'il a même des ennemis qui en veulent à sa vie.

Le 10 du mois dernier, vers 7 h. du soir, venant du Manitoba House, Winnipeg, et se rendant chez M. Gouin, il rencontra près de la rue York, un individu à mine suspecte, qui revint presque aussitôt sur ses pas, et s'approchant de lui à la sourdine, bondit tout à coup à sa droite, et lui plongea violemment un poignard dans la poitrine. L'arme meurtrière traversa son gilet, sa chemise, sa sous-chemise de laine, et pénétra environ deux pouces dans la chair. Au moment où le coup était porté, M. Tétu leva instinctivement le bras et fit dévier le poignard qui entra obliquement dans le côté gauche de la poitrine. Si le poignard eût pénétré directement, la lame aurait probablement atteint le cœur et le coup aurait été fatal. Le choc du bras de l'assaillant sur le côté droit fut si violent que M. Tétu fut renversé par terre. Il cria au secours: mais le misérable siccaire prit ses jambes et détala sans laisser son adresse.

La victime de ce lâche attentat parvint à se rendre chez M. Gouin, où le Dr. Gauthier fut immédiatement mandé. Il pansa la plaie; mais M. Tétu, qui est sujet au battement de cœur, eut une attaque très-sérieuse de cette maladie, et un instant sa vie fut considérée en danger. M. Tétu n'a aucune idée des causes qui ont pu motiver une telle attaque.—*Le Médis*.

—Un bien triste accident est arrivé en cette ville, dans une cour de la ruelle Pichette, près de la rue Guy, le jour de l'An. Un nommé Charles Lefebvre, demeurant ruelle Barré, passa la journée avec son beau-père, ainsi que sa femme et quatre petits enfants. Il prit quelques verres de boissons, dit-on, mais non pas assez pour le rendre ivre. Peu avant les neuf heures du soir, on lui demanda de chanter une chanson, et il s'empressa de se rendre au désir de sa famille. Il dit ensuite à sa femme qu'il était temps de se préparer à partir, et sortit avec son beau-frère. Lefebvre commença à descendre l'escalier conduisant dans la cour, lorsque tout à coup le pied lui glissa, et, perdant l'équilibre, il

tomba la tête la première. Lorsqu'on le releva, on constata qu'il s'était infligé une blessure grave à la tête, et avait perdu connaissance. On le transporta dans la maison et un médecin fut aussitôt mandé. L'infortuné expira quelques heures après l'accident en dépit des secours de l'art. Mercredi après-midi, le coroner Jones tint une enquête, et le jury rendit un verdict de "mort accidentelle." Le défunt était âgé de trente-six ans.

Sommaire des nouvelles étrangères de la semaine

ANGLETERRE

Londres, 29 décembre.—La *Pall Mall Gazette* publie un remarquable article qui va créer une grande sensation en Europe. Il est intitulé : "La perspective à l'étranger," et en voici la substance :

"L'horizon politique est toujours sombre, et les nouvelles que donnent les journaux, ce matin, ne sont pas de nature à calmer l'inquiétude qui s'est emparée des esprits les plus calmes. Il est très-rare que le Conseil des Ministres se réunisse pendant la semaine de Noël. La réunion d'hier a été convoquée d'urgence. Quel était l'objet de cette convocation? Les nouvelles de ce matin nous l'apprennent. De Saint-Petersbourg, de Vienne et d'autres capitales arrivent les nouvelles les plus inquiétantes au sujet de l'attitude de la Russie."

L'article parle ensuite des armements de l'Allemagne, et se termine ainsi :

"Personne ne peut nier que presque toutes les nations européennes s'arment en guerre, et que toutes prennent un intérêt des plus vifs à la situation. Et c'est en présence de pareils faits que nous lisons tous les jours des lectures adressées au gouvernement, et lui recommandant de fermer les yeux, le menaçant même de la colère divine s'il cherche à se prémunir contre les périls qui le menacent. Or, il faudrait que le ministre fût aveugle pour ne pas prendre ses précautions comme tous les autres pouvoirs européens. Ce serait une folie de la part d'une nation riche comme l'Angleterre, qui a tant d'intérêts à protéger, de ne pas se tenir prête à figurer dans un conflit qui peut, d'un moment à l'autre, embraser toute l'Europe."

Londres, 31.—Le parti qui veut la guerre va en augmentant en Angleterre.

Un télégramme nous dit que quant à l'Angleterre, si on l'oblige à faire la guerre, elle est capable de protéger ses intérêts et d'insister pour avoir la paix entre les partis actuellement en guerre, et cela, contre toutes les forces de la Russie ou celles de toutes les puissances qui voudront la supporter.

Londres, 31.—Deux grandes assemblées, en partie composées de la classe ouvrière, ont eu lieu sur le carré Trafalgar avant-hier après-midi — l'une était contre les Russes et l'autre pour. Les deux partis étaient fortement excités. Des drapeaux furent arborés et on en vint bientôt à des voies de fait. La confusion était à son comble, lorsque la police arriva et empêcha que l'émeute n'eût des conséquences plus graves.

Londres, 31.—Le correspondant du *Manchester Guardian* dit que l'on ne songe pas du tout, en Angleterre, à acheter l'Égypte; mais que, si la Russie s'oppose à la médiation, lord Beaconsfield en appellera au peuple sur la question de déclarer la guerre pour la défense des intérêts britanniques.

Une dépêche de Bucharest annonce que, pendant le dernier orage, les ponts ont terriblement souffert. Neuf cents chevaux ont péri, dans le voisinage de Sistova, durant la dernière tempête.

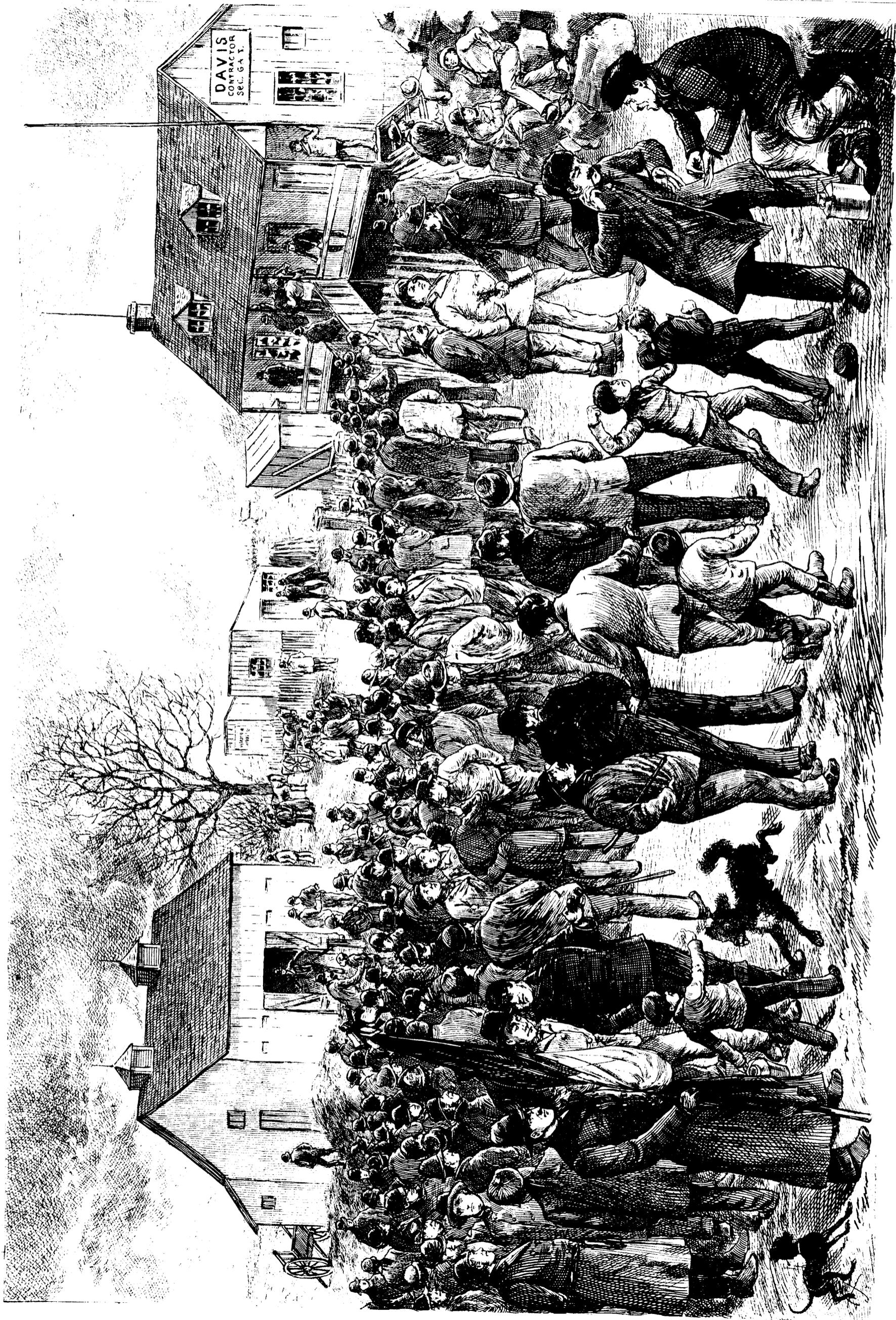
La moitié des prisonniers turcs expédiés de Plevna ont péri sur la route de faim et de froid. On n'avait pris aucune mesure pour les apprivoiser et les vêtir. Ceux qui tombaient le long du chemin étaient abandonnés pour y mourir de froid, vu qu'on n'avait aucun moyen pour les transporter, et s'arrêter n'aurait fait qu'augmenter le nombre des victimes.

Londres, 2 janvier.—Il y a eu aujourd'hui une assemblée du Conseil pour prendre en considération la réponse de la Russie à la note de l'Angleterre. Cette dernière puissance ne fait que répéter que si les Turcs désirent un armistice, ils doivent s'adresser au général en chef de l'armée russe.

Londres, 5.—L'*Advertiser* a appris de bonne source que l'on a reçu une information officielle à Saint-Petersbourg, que les Chinois ont massacré 5,000, hommes, femmes et enfants, dans la ville de Mansan, et commis des atrocités épouvantables.

Londres, 5.—Les bruits de dissentiments dans le cabinet causent une sensation profonde à Londres, et font le sujet de toutes les conversations. Le sentiment populaire est en faveur de lord Beaconsfield, qui, on le sait, veut résister, même en recourant à la guerre, à la détermination de la Russie de régler seule avec la Porte les conditions de la paix. On parle de convoquer une assemblée du peuple à laquelle on approuverait la position prise par lord Beaconsfield, et on parlerait librement sur la question d'Orient. Plusieurs hommes éminents demandent que des réunions publiques soient convoquées dans le but de discuter la question.

On dit que la Russie, avant et depuis la conférence de Constantinople, a essayé, secrètement, et à plusieurs reprises, de négocier des conditions de paix opposées aux intérêts anglais. On dit que la Russie refusera probablement de faire connaître à l'Angleterre ses conditions d'armistice.



LA GRÈVE DES OUVRIERS DU CANAL LACHINE

Une dépêche de Londres au Manchester Guardian contient ce qui suit: "Le parti de la guerre s'efforce de se faire une arme du refus de la Russie, mais le parti hostile aux hostilités saura dominer les tendances du cabinet actuel."

On disait hier soir à Londres que le roi d'Italie, en adressant la parole aux membres du parlement, à l'occasion de la réception du nouvel an, avait exprimé des intentions hostiles contre la Turquie ou l'Angleterre.

Les dépêches du Times ne font aucune mention de cet incident; elles disent seulement que le roi a fait allusion aux événements qui se passaient en Europe, et a émis l'espérance que l'Italie n'épargnera aucun effort pour amener la paix.

Londres, 2.—Les nouvelles à sensation que l'on reçoit de l'île de Crète produisent ici une impression profonde.

Hier, plusieurs familles chrétiennes ont essayé d'entrer dans Retimo, petite ville située sur la côte nord de l'île, mais elles en ont été empêchées par la population turque qui les a assaillies sans épargner ni les hommes, ni les femmes, ni les enfants.

Le navire cuirassé anglais Rupert est arrivé hier à Athènes, et a fait voile hier soir pour Retimo.

On croit que l'Angleterre prendra temporairement possession de l'île.

Londres, 3.—Le Post publie un paragraphe semblant avoir un caractère officiel, disant que le cabinet ne regarde aucunement la réponse de la Russie comme un refus préemptoire aux ouvertures de médiation.

Londres, 4.—On voit d'après les lettres écrites du 28 décembre, par madame Strangford, surintendante des hôpitaux de Sofia, que les Turcs avaient résolu de ne pas défendre la place.

Les femmes turques employées dans ces hôpitaux ont décidé d'y rester. Les Turcs sont partis sans bruit. La ville sera prise sans résistance; ceci coïncide parfaitement avec les informations que l'on a pu obtenir des quartiers turcs.

Paris, 2.—Une dépêche spéciale affirme que la Porte est décidée d'accepter un armistice.

Une dépêche de Saint-Petersbourg dit qu'on trouvera la Russie plus modérée qu'on ne s'y attendait généralement.

Bruxelles, 3.—Une dépêche de Paris à l'Indépendance Belge annonce que la Turquie proposera probablement un armistice basé sur la condition que les belligérants conserveront les positions qu'ils occupent maintenant.

New-York, 29.—Une dépêche spéciale de Londres au Herald dit que dans les cercles militaires on considère la guerre comme inévitable.

Portland, 2.—La compagnie du Grand-Tronc a conclu des arrangements pour un service bi-mensuel de steamers entre cette ville et Glasgow.

New-York, 2.—Une dépêche particulière au Herald dit qu'il est bruit que, lorsque le congrès se réunira de nouveau, les Sénateurs républicains, ou du moins ceux qui sont hostiles au parti de Hayes, demanderont au Président d'une façon formelle de reconstituer un nouveau cabinet.

San Francisco, 4.—Une foule de journalistes sans emploi se sont rendus au bureau du maire, et ont demandé du travail ou du pain.

Paris, 29.—Le Temps dit que lorsque le cabinet a discuté l'affaire de Limoges, MacMahon a fortement nié avoir jamais préparé un coup d'Etat, et il a déclaré que quant à ce qu'il connaît, on n'a eu que l'intention de prendre des précautions contre la résistance armée dont quelques journaux ont menacé le gouvernement dans le cas où il demanderait une dissolution.

mardi, et dit qu'il a tout simplement fait allusion aux difficultés de la situation européenne, et recommandé le maintien de la paix parmi les représentants de la nation.

Rome, 4.—Le cardinal Manning a fait la proposition au collège des Cardinaux, qu'à la mort du Pape le conclave s'assemblerait à Malte. Le Sacré Collège est divisé sur cette question.

Rome, 4.—On dit que le Pape est beaucoup plus mal ce soir. Les cardinaux italiens désapprouvent la proposition du cardinal Manning d'assembler le conclave à Malte.

Londres, 29.—Une dépêche spéciale de Bucharest annonce que les renforts ordonnés pour l'armée russe excèdent 250,000 hommes.

On dit que la Russie accordera un armistice moyennant la rectification de la frontière arménienne, la navigation libre du détroit des Dardanelles, la garantie d'une bonne administration à Belgrade, et l'indépendance de la Roumanie.

Saint-Petersbourg, 3.—L'impression dominante ici est que le succès de la médiation de l'Angleterre dépend de l'esprit avec lequel elle est entreprise.

La presse officielle russe déclare la médiation de l'Angleterre impraticable, mais se prononce en faveur d'une entente entre l'Angleterre et la Russie pour l'avantage des deux puissances.

Saint-Petersbourg, 4.—Une agence semi-officielle dit que la réponse à la requête britannique en faveur de la Porte établit que les décisions et les actes de la politique impériale sont dictés par deux considérations majeures: 1o. de mettre une fin à des troubles toujours renaissants; 2o. d'éviter toutes complications à l'égard des intérêts des tiers.

Paris, 2.—Une dépêche spéciale affirme que la Porte est décidée d'accepter un armistice.

Une dépêche de Saint-Petersbourg dit qu'on trouvera la Russie plus modérée qu'on ne s'y attendait généralement.

Bruxelles, 3.—Une dépêche de Paris à l'Indépendance Belge annonce que la Turquie proposera probablement un armistice basé sur la condition que les belligérants conserveront les positions qu'ils occupent maintenant.

New-York, 29.—Une dépêche spéciale de Londres au Herald dit que dans les cercles militaires on considère la guerre comme inévitable.

Portland, 2.—La compagnie du Grand-Tronc a conclu des arrangements pour un service bi-mensuel de steamers entre cette ville et Glasgow.

New-York, 2.—Une dépêche particulière au Herald dit qu'il est bruit que, lorsque le congrès se réunira de nouveau, les Sénateurs républicains, ou du moins ceux qui sont hostiles au parti de Hayes, demanderont au Président d'une façon formelle de reconstituer un nouveau cabinet.

San Francisco, 4.—Une foule de journalistes sans emploi se sont rendus au bureau du maire, et ont demandé du travail ou du pain.

Paris, 29.—Le Temps dit que lorsque le cabinet a discuté l'affaire de Limoges, MacMahon a fortement nié avoir jamais préparé un coup d'Etat, et il a déclaré que quant à ce qu'il connaît, on n'a eu que l'intention de prendre des précautions contre la résistance armée dont quelques journaux ont menacé le gouvernement dans le cas où il demanderait une dissolution.

Rome, 2.—Le Pape a autorisé le cardinal Manning à entrer en négociation avec la Grande-Bretagne pour faire disparaître les difficultés qui s'opposent au rétablissement de la hiérarchie catholique en Ecosse.

Une dépêche de Rome au Standard dit que le roi a déclaré que tout en désirant la paix, les députés devaient voter des sommes suffisantes pour l'entretien de l'armée, à cause de l'incertitude de la situation.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Table listing market prices for various goods in Montreal on January 5, 1878. Categories include FARINE (Flour), GRAINS (Grains), LÉGUMES (Vegetables), LAITIÈRE (Dairy), VOLAILLES (Poultry), GIBIERS (Game), VIANDES (Meats), and DIVERS (Miscellaneous).

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock markets, including items like Bœuf (Beef), Mouton (Wool), Agneau (Lamb), and various types of meat.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 107

Chessboard diagram for Problem No. 107, showing the positions of pieces for both sides (Blancs and Noirs).

BLANCS

Table listing solutions for Problem No. 107, showing moves for Blancs and Noirs.

Solutions justes du Problème No. 105

Montréal.—P. A. Sicard et Alphonse Languedoc. Sainte-Combé: Alex. Lacaille. M. P. Dionne, Iverville.—Si vous nous faisiez le plaisir de vous abonner au journal, nous vous donnerions tous les renseignements concernant le jeu de dames, et en particulier le problème no. 106, où les blancs, très-certainement, jouent et gagnent.

AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de L'Opinion depuis sa fondation (1870).

LES ECHECS

Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 83: MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; J. A. Cusson, Northampton, Mass.; M. Lafrenière, P. O. Giroux, M. Toupin, Montréal; N. P. Sorel; Z. Delannais, Georges Guay et H. M. Québec; A. C. Saint-Jean.

Solutions justes du problème No. 84: MM. Georges Guay, Z. Delannais et H. M., Québec; J. A. Cusson, Northampton, Mass.; M. Lafrenière, P. O. Giroux, M. Toupin, Montréal; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorel; A. C. Saint-Jean.

M. J. W. Shaw, Montréal.—Merci pour votre dernière lettre. Vos nombreuses communications sont toujours de très-bon goût.

PRINCIPES ET MAXIMES SUR LES ECHECS

Si l'étude de la théorie comme préparation à celle des débuts est le plus puissant moyen de progrès rapide dans la science des échecs, il en est un autre qui ne peut produire que les plus heureux résultats: il consiste à se mesurer avec plus fort que soi, moyennant un avantage tel qu'il y ait une lutte sérieuse entre les forces. Mais, accepter la partie d'une force notablement inférieure, c'est vouloir gâter son jeu. Pour que la lutte soit intéressante, il faut qu'il y ait difficulté à vaincre des deux côtés.

(Stratégie raisonnée.)

PROBLÈME No. 87.

Composé par M. T. P. Bull, éditeur d'échecs du Detroit Free Press.

Chessboard diagram for Problem No. 87, showing the positions of pieces for both sides (Blancs and Noirs).

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 83.

Table listing solutions for Problem No. 83, showing moves for Blancs and Noirs.

PROBLÈME No. 88.

Table listing solutions for Problem No. 88, showing moves for Blancs and Noirs.

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 84.

Table listing solutions for Problem No. 84, showing moves for Blancs and Noirs.

18ÈME PARTIE

Jouée en Angleterre, le 29 septembre dernier, entre MM. Thorold et Fisher. Nous empruntons cette partie au Westminster Paper.

(Sicilian Defence.)

Table listing chess moves for the Sicilian Defence game between M. Thorold and M. Fisher.

Faute d'espace, nous sommes obligés de laisser les notes de côté.

La Santé aux Faibles ! PHOSFOZONE!

Le grand remède pour l'Indigestion, la faiblesse des membres, la torpeur du foie.

L'histoire de cette préparation offre une suite non- interrompue de succès, et nul remède n'a jamais été recom- mandé au public d'aucun pays par un aussi grand nombre de médecins, qui l'ont adopté dans leur pratique, que celui-ci. En vente par tous les pharmaciens, et pré- paré au laboratoire des propriétaires, Nos. 41 et 42 rue Saint-Jean-Baptiste, Montréal.

NAISSANCE

En cette ville, le 3 du courant, la dame de M. A. D. Lacroix, principal de l'Académie Sainte-Marie, une fille.



DÉPARTEMENT DE L'INTÉRIEUR.

BRANCHE DES TERRES DE L'AMIRAUTÉ ET DE L'ORDONNANCE.

Ottawa, 28 décembre 1877.

Quebec—Vente des terres de l'Ordonnance

AVIS PUBLIC est par le présent donné que MARDI, le 22 janvier 1878, à midi, au bureau de Owen Murphy, écrivain, encauteur, à Québec, on offrira à la compétition publique :

Premièrement.—Un lot de terre situé au coin des rues Glacis et Saint-Jean, contenant 180 pieds sur le côté Est de la rue Glacis, avec un profondeur de 100 pieds à l'ex- trémité nord-ouest, et 103 pieds et 3 pouces sur le côté Nord de la rue Saint-Jean, contenant d'après les mesures 17,696 pieds carrés, mesure française, tel que désigné sur le plan des propriétés de l'Ordonnance, au nord de la rue rue Saint-Jean, en dehors, Québec, pris sur le plan du Cadastre daté le 22 mai 1877, en vue au bureau de l'enca-uteur sus-mentionné.

Secondement.—Un morceau de terre situé sur le côté nord de la rue Saint-Jean, en dehors, Québec, faisant partie du terrain vaste près de la Tour No. 4, de la di- mension suivante, savoir : 144 pieds sur la rue Saint- Jean et 76.9 pieds de profondeur, renfermant une super- ficie de 40 1/2 perches, mesure anglaise. A chaque angle de la figure, qui est coloré en jaune, il y a une marque en pierre, sur la surface de laquelle est gravé B-O, tel que désigné sur la copie faite d'après le Plan de l'arpen- tage des terres de l'Ordonnance, signé par Charles Wal- ken, arpenteur provincial, daté d'Ottawa, 26 octobre 1877, et visible au bureau de l'encauteur sus-nommé.

TERMES ET CONDITIONS

1o. Le paiement en plein devra être fait dans les dix jours qui suivront la vente, à la Banque de Montréal, Québec, et la recette envoyée à ce département.

Les plans des bêtises qui seront érigées sur l'un ou l'autre de ces terrains, devront être soumis à l'approba- tion du Gouvernement, et l'acquéreur devra y construire une bâtisse dans les douze mois qui suivront la vente, à défaut de quoi les terrains retourneront au Gouverne- ment.

E. A. MEREDITH,

Député-Ministre de l'Intérieur.

WILLIAM F. COFFIN,

Commissaire des Terres de

l'Ordonnance et de l'Amirauté.

3 janvier 1878.



Deux Malles seront expédiées

—DE—

BETSIAMIS

—A LA—

POINTE AUX ESQUIMAUX,

et aux bureaux intermédiaires, durant le présent hiver. La première malle laissera Betsiamis le 1er janvier pro- chain, et la seconde le 15 février, si le temps le permet. Les lettres adressées à l'est de Betsiamis et postées à Québec d'ici au 18 courant, seront expédiées par la première malle.

Québec, 13 décembre 1877.

WILLIAM G. SHEPPARD,

Inspecteur des Postes.

Bureau de l'Inspecteur, Québec, 15 décembre 1877.

8-53-316

MÉDAILLE EXPOSITION — PARIS 1875

Pâte Codéine Tolu Zed

Le Sirop et la Pâte du Dr Zed procurent un calme rapide dans les cas d'irritations de poitrine ou des poumons, bronchites, coque- luches, rhumes, catarrhes, etc.

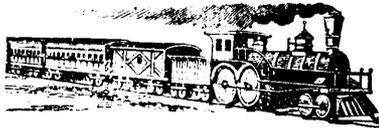
En gros, Paris, 22, r. Drouot et les phar-

Dépôts : à Montréal, A. DELAU; à Québec, BRASSARD, phar- DEPOS : — A. DELAU, 196, RUE NOTRE-DAME (Com- pagnie d'Importation des Spécialités Pharmaceutiques françaises), DE LES PRINCIPALES PHARMACIES.

LES OVULES SUÉDOIS Seul remède efficace et agréable.

Consultation des plus habiles Docteurs de Paris pour les cas difficiles et pour toutes les maladies. Montréal, et dans les princ- Pharmacies.

DEPOTS : — A. DELAU, 196, RUE NOTRE-DAME (Compagnie d'Importation des Spécialités Pharmaceutiques françaises), ET LES PRINCIPALES PHARMACIES.



CHEMIN DE FER DE QUEBEC, MONTREAL, OTTAWA ET OCCIDENTAL.

Location et exploitation du Chemin

Le Gouvernement de la Province de Québec demande des soumissions pour le louage (ou affermage) et l'explo- itation, durant un certain nombre d'années, des lignes de chemin de fer, maintenant en voie d'achèvement, entre Québec et Montréal, et entre Montréal et Aylmer, avec leurs embranchements—et aussi pour la location et ex- ploitation de l'extension de cette dernière section jus- qu'à "Portage du Fort," lorsqu'elle sera complétée et reliée avec le chemin de fer du Canada Central.

La longueur respective des diverses lignes est comme suit :

Table with 4 columns: Miles, Pds, Miles, Pds. Rows include De Québec à Montréal, De Montréal à Aylmer, De Aylmer à Portage-du-Fort, and Forçant une longueur totale.

Ces diverses lignes de chemin de fer seront louées ou affermées, soit à un seul particulier ou à une Compagnie, ou autrement, en deux sections—avec Montréal comme point de division, à deux personnes ou Compagnies différentes, suivant ce que le Gouvernement ju- gera le plus avantageux d'accepter, après que les sou- missions auront été reçues.

Le et après le 26 décembre courant, un Devis et Ca- hier des charges, imprimés, contenant les conditions gé- nérales qui devront faire la base de la location ou de l'af- fermage des dites lignes de chemins de fer, seront visi- bles aux bureaux des Commissaires à Québec, No. 77, rue Dalhousie, et à Montréal, No. 16, rue Saint-Jacques, où l'on pourra aussi examiner les plans et profils de ces différentes lignes.

Des soumissions cachetées et en-losées : "Soumis- sions pour les Chemins de Fer du Gouvernement," se- ront reçues jusqu'au PREMIER DE FEVRIER prochain, inclusivement, et elles devront être adressées comme suit : "Aux Commissaires des Chemins de Fer de Qué- bec, Québec."

Les Commissaires se réservent le droit de refuser les ou aucune des soumissions qu'ils pourront ainsi recevoir, dans le cas où aucune d'elles ne serait acceptable.

J. A. CHAPLEAU,

Secrétaire de la Province de Québec.

Québec, 20 décembre 1877.

Pas de reproduction sans un ordre spécial par écrit.

AVIS!

Canadian Mechanics' Magazine

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ou- vriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes, sous le titre de :

"Illustrated Family Friend,"

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AI- GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

AUSSI

NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE RECETTES DOMESTIQUES, ETC.

THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE,

Conjointement avec le

Illustrated Family Friend

ET LE

PATENT OFFICE RECORD,

Contient 16 pages remplies des plus Belles Illus- trations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada ; c'est une publica- tion qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :

"ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE."

Prix : Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY, MONTREAL.

PRESENTS! DECORATIONS!

GRAND ASSORTIMENT DE FLEURS FRANCAISES DE PREMIER CHOIX EN BOUQUETS, CROIX, PANIERS Vendu à très-bas prix pour les Fetes.

A. DELAU, 196, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epi- ciers respectables.

8-19-52-112

MANUFACTURE DE VINAIGRE

DE MONTREAL,

No. 41, RUE BONSECOURS.



PRIX A L'EXPOSITION

DU CENTENAIRE

A

HILADELPHIE

ET PREMIER PRIX A LA D NIÈRE EXPOSITION DE MON REAL.

Certificats des hommes les p... compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier.

8-20-52-118

MICHEL LEFEBVRE,

Propriétaire

FAITES USAGE

SIROP EXPECTORANT,

DE L'ELIXIR TONIQUE

et du SIROP DES ENFANTS du

Dr. J. EMERY CODERRE.

64, RUE ST. DENIS, Coin de la RUE DORCHESTER

A vendre chez tous les Pharmaciens.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discus- sion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBE GULLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS,

5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage de maisons d'éducation, par L'ABBE J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix : Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la dou- zaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire se 1 (62 pages et 31 planches) : Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. L' même, broché, 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS,

5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT,"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 p ges grand 8vo. Prix : 25 Centims. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.

S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS,

5 et 7, Rue Bleury, Montéal.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE.

La Cie. Burland-Des' arats,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO- TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de four- nir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetisé, à très-bon marché. On attire tout particulière- ment l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE !

LES PRIX SONT A LA PORTEE DE TOUS.

ON SE DEMANDE OU EST LE JOLI MAGASIN DE MODES

ET DE

MARCHANDISES DE GOUT

qu'il y avait sur la rue Ste. Catherine, près de la rue Jacques Cartier ; eh ! bien, mesdames, vous n'avez qu'à vous rendre au No. 573, rue Ste. Catherine, entre les rues Montcalm et Wolfe, à l'enseigne du Chapeau Rouge, et vous y trouverez un assortiment complet de toutes les pièces de marchandises, spécialement dans les mode- importées directement d'Europe. Chapeaux garnis gratis

JOS. ROY,

573, RUE STE. CATHERINE,

A l'Enseigne du Chapeau Rouge.

8-15-54-10

EM. TERQUEM

Commissionnaire en Marchandises

(Es-représentant des Éditeurs Français à l'Exposition de Philadelphie)

12, BOULEVARD POISSONNIERE, PARIS

a le plaisir d'informer messieurs les Libraires et Négociants du Can- la, qu'il se charge de tous leurs achats sur la place de Paris, soit en livres ou tous autres articles. Il serait heureux de répondre à toute demande de rensei- gnements.

Il sollicite également la faveur des ordres des membres du Clergé pour les fournitures des Institutions catho- liques. Les commissions remises seront l'objet d'une attention la plus scrupuleuse.

8-20-52-116

ABEL PILON & Cie.

33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

Credit Litteraire & Musical,

POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES.

Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de LIT- TERATURE, DROIT, SCIENCES, BEAUX-ARTS, etc., etc., ainsi que des publications MUSICALES des principaux éditeurs de Paris.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie.

Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable en piastre par mois, et, au-dessus de cette somme, le paie- ment mensuel est égal au vingtième du montant de la facture.

Frais de douane et de transport payables à l'arrivée des ouvrages. S'adresser à

M. F. DANSEREAU,

17, CÔTE ST. LAMBERT, MONTREAL.

Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada.

VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS

8-11-52-98.

Le Dr. THAYER

Oculiste & Auriste



M.D., C.D., de l'Université McGill, diplômé en méde- cine et accouchement du collège des apothicaires à Londres, étant revenu à Montréal après un long voyage sur le continent européen, peut être consulté tous les ours sur toutes les maladies, à sa rés idence,

39 Beaver Hall Terrace.

Le Dr. THAYER guérit en un instant les personnes qui louchent, enlève la fistule lacrymale et fait cesser la cataracte ; il pose aussi des yeux artificiels sans opéra- tion antérieure.

8-36-52-140

Remède Spécifique du Dr. Wm. GRAY.

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radica- lement tous les cas de Débi- lité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'ex- cès de travail intellectuel et du système nerveux ; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est évé- AVANT usage depuis plus de trente APRES ans avec un succès marqué. Prix : \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la malle franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à :

WM. GRAY & CIE., WINDSOR, ONTARIO, CANADA.

Vendu à Montréal et en Canada par tous les Phar- maciens.

8-33-52-139

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui n'exige ni presse ni eau. Envoyez une estampille pour une circulaire. Ar- gent remboursé. A. ELKIN, Chambre 11, No. 46, Church St., Toronto.

8-18-52-109

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.